

CINEMA



Laura LA PLANTE
La vedette de l'Universal

15 Février 1928

Prix : 6 fr.

Après dix semaines d'exclusivité
le grand Film Français

PRINCESSE MASHA



Claudia VICTRIX

Jean TOULOUT

Mis en scène par René LEPRINCE
d'après l'œuvre du maître
dramaturge H. KISTEMAECKERS
avec la célèbre artiste
Claudia VICTRIX
Romuald JOUBÉ
et Jean TOULOUT
passera dans les principaux
cinémas à partir du 17 Février

Production des Cinéromans Films de France

La presse
vous dira
ce qu'est

L'AURORE

"L'Aurore" marque une époque.

C'est un grand film, un beau film, l'œuvre d'un artiste et d'un technicien consommé.

Paris-Midi.

Ce n'est plus du Cinéma, ce ce n'est pas non plus du théâtre, c'est quelque chose de nouveau, c'est du grand Art.

Cinémagazine.

"L'Aurore" est un film à voir, non seulement pour l'intérêt et l'agrément que l'on prend à sa projection, mais encore pour les tendances qu'il marque.

La Rumeur.

Allez voir "L'Aurore" et ne doutez plus du Cinéma, car il est un grand Art.

La Cinématographie Française.

Dans l'ensemble un ouvrage d'une perfection pour ainsi dire académique à laquelle n'est pas étrangère l'interprétation de Janet Gaynor et George O'Brien.

L'Œuvre.

C'est un véritable tour de force psychologique où Murnau affirme une maîtrise prodigieuse.

Mon film.

C'est là du vrai cinéma. Jusque dans ses plus petits rôles, ce film est remarquablement joué.

Le Petit Journal.

"L'Aurore" est en vérité un magnifique poème, où saigne et souffre la plus touchante humanité.

Le Petit Parisien.

Au total, un film de grande classe à l'actif de "FoxFilm", une production qui prendra place d'emblée parmi les meilleures de l'année.

Le Courrier Cinématographique.

Conçu et exécuté à la fois par un virtuose de la technique et un véritable poète de l'écran.

Le Gaulois.

"L'Aurore" apporte à l'édifice cinématographique, si difficile à construire encore, une pierre d'achoppement, dont on peut après une seule vision mesurer l'importance

La Volonté.

"L'Aurore" est une œuvre de grande classe...
... d'une richesse de nuances qui en font les meilleurs produits de la poésie en blanc, noir et gris.

Le Rappel.

La Société Anonyme Française FOX FILM présentera prochainement "L'Aurore" en exclusivité à Max-Linder.



la société
des films
charles dullin

22, rue de vintimille, paris
téléphone : central 20-21

présente

charles dullin

dans

maldone



scénario d'alexandre arnoux
réalisation de jean grémillon
georges lacombe, assistant
prise de vues de georges périval
décors d'andré barsacq



avec

marcelle charles dullin
génica afanasiou
a. séroff a. bacqué
g. vital r. karl
et annabella



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

Le contingentement.
par Edmond ÉPARDAUD.

Les chefs de file du cinéma français :
A. Cavalcanti.
par Georges DARHUYS.

Vedettes Françaises : Jean Angelo.
par Robert TRÉVISE.

Notre gala Cavalcanti.

La constitution d'un répertoire du film.

Cinéastes.
par Michel GORELOFF.

Une star d'Amérique : Laura La Plante.

La critique des films en public.
par Raymond BERNER.

Le décor au cinéma.
par Christian JAQUE.

Dans les studios.
par George FRONVAL.

Les films présentés.
par Pierre AUTRÉ.

Compétence.
par Jacques FAURE.

La production tchécoslovaque.
par Tat MOLAS.

Nouvelles de l'Étranger.

REVUE MENSUELLE

2^e Année

15 Février 1928 -- N° 9



Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD
Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

ABONNEMENTS :

France, un an : 60 francs.
Étranger, un an : 100 francs.
Prix du numéro : 6 fr.

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11^e) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

LE CONTINGENTEMENT



Le contingentement fait couler beaucoup d'encre. Il est célèbre avant que de naître. On lui tresse des couronnes qui toutes ne sont pas de roses, car le contingentement a aussi ses couronnes d'épines.

Il semble bien que l'intérêt, non pas l'intérêt du film français mais l'intérêt particulier d'une certaine corporation, soit en jeu. Les producteurs pour la plupart sont favorables au projet de la commission, les directeurs d'établissements lui sont en général opposés. Quant au film français lui-même, à sa prospérité, à son avenir, on s'en préoccupe assez peu. Lui seul cependant devrait compter.

N'étant ni producteur ni exploitant, je me sens à l'aise pour exprimer mon opinion. Théoriquement, la production française devrait avoir tout à gagner au contingentement grâce à cette double conséquence : restriction de l'importation étrangère, nécessité d'intensifier la production nationale selon la proportion établie.

Du point de vue de l'idéal ce serait parfait, mais pratiquement — toujours cette faiblesse humaine qui compromet les plus beaux préceptes d'action — le contingentement ne fera qu'aggraver le mal dont nous souffrons.

L'année dernière, 43 producteurs français ont réalisé environ 75 films. Nous n'avions pas le contingentement, mais c'était déjà beaucoup trop, trop de producteurs et trop de films. Je dis trop, car sur ces 75 films, combien méritent de passer sur nos écrans, combien méritent de franchir nos frontières.

Avec le contingentement qu'arrivera-t-il ? Les producteurs qui sont déjà trop ne se résigneront pas à être si peu, ils doubleront comme par enchantement, sans préparation, sans apprentissage, et ils feront 150 films. Dieu du ciel, quelle avalanche pelliculaire ! Où prendrons-nous tout ce qu'il faut pour faire 150 films, 150 bons films, s'entend ? Si beaucoup d'artistes qui chôment actuellement y trouvent leur compte, où découvrirons-nous les capitaux, les scénarios, les opérateurs, les décorateurs, les électriciens, les studios, le matériel ? On frémit rien que d'y penser.

Il semble qu'une grave erreur psychologique soit à la base des projets honorables en soi et purs d'intention. En poussant ainsi à la surproduction, les promoteurs ne paraissent avoir eu en vue que la quantité à l'exclusion de la qualité. Faisons beaucoup de films, un tas de films, tel fut le mot d'ordre. Or nous ne souffrons nullement d'un manque de films. En une année 75 films constituent une très honnête production qui multipliée par le chiffre 9 — celui proposé primitivement par la commission — eut mis sur le marché français le total impressionnant et très excessif de 676 bandes de tout poil.

Ce dont nous souffrons, c'est d'une crise de qualité et voilà précisément ce qui laisse indifférents les singuliers docteurs appelés au chevet du film national.

Je ne voudrais pas être mauvais prophète et je souhaite tout le premier me tromper. Mais j'ai l'impression assez nette que le contingentement ne fera que renforcer les rangs déjà compacts des médiocres productions et des médiocres producteurs.

On ne fait pas des films comme on fait des pantouffles ou des sucriers. Il y faut tout de même une matière spirituelle et une inspiration. L'une et l'autre ne se commandent pas au kilomètre. Et si la proportion des bons films reste si faible dans la pénurie, que sera-ce dans la pléthore ?

Le contingentement aurait pu donner les résultats escomptés s'il avait été l'aboutissement d'une longue période de préparation et de mise au point que n'a jamais connue le film français. Il est toujours dangereux de commencer par la fin. Et en appliquant l'un des projets proposés, on ne fera pas autre chose. On répondra qu'un miracle est toujours possible. Croyons au miracle et attendons.

EDMOND EPARDAUD.

Les chefs de file du Cinéma français

ALBERTO CAVALCANTI

QUELQUES jeunes réalisateurs — René Clair, Grémillon, Chomette, Renoir, Cavalcanti — ont infusé un sang nouveau au cinéma français, déjà si vieux à trente ans. En l'incorporant au monde des idées et au mouvement de l'esprit, ils l'ont, en quelque sorte, "intellectualisé". Avec eux, le cinéma n'est plus exclusivement une industrie et un commerce, mais c'est encore un art, une expression esthétique de la pensée moderne, comme le théâtre, l'architecture, la musique.

La cohésion de ces éléments régénérateurs est telle que nous les reconnaissons étroitement solidaires, même s'ils vivent et agissent pour leur propre compte, sans préoccupation de communauté. Ces nouveaux venus, qui font aujourd'hui figure de chefs, s'ignorent, mais ils tendent tous au même but : la libération du film français.

Alberto Cavalcanti est peut être le plus audacieux de ces jeunes chefs. D'apparence timide et hésitante, l'auteur de *Rien que les heures* promène sur les choses de la vie un regard amusé, sensible à toutes les nuances de la divine lumière. Son audace, c'est la sincérité.

Il est extrêmement facile d'être téméraire dans un art qui s'est si longtemps contenté des vues les plus ordinaires. Cavalcanti, dédaignant l'imagerie avec laquelle se confond encore trop souvent le cinéma, a voulu tirer de lui-même la substance de son art. Nous pensons plus encore en images qu'en idées et l'idée se résout elle-même en image, d'où l'impossibilité de l'idée pure. Cette infériorité qui reste, malgré toutes les apparences contraires, si essentiellement cinéma, fut à la base de *Rien que les heures*. Pour ceux-là seuls qui ne veulent pas comprendre, ce film est inintelligible. Il ne comporte pas "d'histoire" et ne se "raconte" pas, mais il exprime des sensations. Le temps viendra — et il est proche — où le cinéma exprimera des sensations, comme la musique. Cavalcanti a devancé ce temps. Il a montré la

voie. C'est à de tels hommes qu'on devrait réserver le titre de chefs.

Nous ne croyons pas aux génies spontanés. Les plus audacieux et les plus neufs ont des ancêtres qui les ont formés. En parlant de Cavalcanti et principalement de son drame maritime *En Rade*, on ne peut s'empêcher de songer à Louis Delluc, au Delluc théoricien et aussi au Delluc de *Fièvre*, ce chef-d'œuvre précurseur. C'est la même vue rythmique du monde, la même recherche de l'essentiel, la même subtilité sensible. Je ne diminue pas *En Rade* en le rattachant à *Fièvre*, bien au contraire.

Cavalcanti aimait Delluc et appréciait toute la saveur de cet esprit qui nous révéla les véritables fonctions et les finalités du cinéma. Il lui emprunta le thème dramatique et symbolique du *Train sans yeux*, dont il fit son premier film, film déjà remarquable, que *Cinéma* a eu la joie de sortir de l'ombre.

Cavalcanti hésite, aujourd'hui, entre deux formes d'art majeures : le dramatisme humain et la fantaisie. De la première, nous avons eu, outre *Le Train sans Yeux* et *En Rade*, *Yvette* ; de la seconde, nous avons eu, outre *Rien que les heures*, *La p'tite Lilie*. Nous ne demandons pas à Cavalcanti de choisir, ni de se spécialiser. La fantaisie ne se mêle-t-elle pas constamment au drame, et la vie n'est-elle pas dominée par l'ironie du regard qui la regarde ?

Je m'excuse de ne détacher ici que quelques traits psychologiques de l'art d'Alberto Cavalcanti. Une étude plus complète analyserait utilement l'ingéniosité de sa technique, sa sensibilité, son goût, sa science décorative.

Mais j'ai voulu surtout marquer la place du jeune et brillant réalisateur en tête de la génération nouvelle, dont il est le plus sûr espoir.

Georges DARHUYS.



Alberto CAVALCANTI. Vu par KIM.

JEAN ANGELO



Studio Lorelle.

JEAN ANGELO

LE Cinéma français qui possède, quoiqu'en pensent ses détracteurs, tant d'excellents artistes, n'a pas de plus vaillant ni de plus sympathique défenseur que Jean Angelo.

Parisien de Paris, fils d'un illustre comédien à qui nous devons d'avoir vu Sarah Bernhardt dans *La Dame aux Camélias*, Jean Angelo fit lui-même une très brillante carrière au théâtre. Avant la guerre, il joua aux côtés de Sarah tout le répertoire romantique et lyrique où triompha la grande tragédienne.

Dès 1908, et n'ayant pas encore vingt ans, Angelo, séduit par les charmes du jeune dieu Cinéma, parut dans plusieurs films. Il fut avec Le Bargy, Albert Lambert et Calmette, l'un des interprètes du fameux *Assassinat du duc de Guise* qui fit époque alors.

Avec Albert Capellani, Angelo tourna vingt-deux films... en six semaines. C'était l'âge préhistorique du film français.

Après la guerre, où il fut blessé deux fois dans l'infanterie, Jean Angelo reprit sa place au théâtre et à l'écran. Déjà en 1917 et profitant d'un congé de convalescence, il était allé tourner en Amérique avec Sarah Bernhardt, ce film qui fit tant pour la propagande de notre pays, *Mères Françaises*.

Pendant qu'il créait *L'Âme en Folie*, de François de Curel, au théâtre des Arts, Angelo tournait *Expiation* avec de Morlhon, *Fromont jeune et Risler aîné*, avec Henry Krauss, *Chères Images*, avec André Hugon.

Puis il partit en Algérie tourner *L'Atlantide*. Nul n'a oublié le succès formidable, succès qui persiste encore, de Jean Angelo dans le rôle du capitaine Morhange. On peut dire que c'est ce film et ce rôle qui assurèrent sa célébrité.

Nous applaudîmes ensuite l'excellent artiste dans *La Riposte*, mis en scène par Tourjansky, avec Lissenko, *La Maison dans la Forêt*, *Le Chant de l'Amour Triomphant*, réalisé par Tourjansky, *Potemkin ou Lord Spleen*, avec Vilma Banky, *L'Aventurier*, réalisé par Mariaud, *Surcouf*, réalisé par Luitz-Morat, *Le Double Amour*, réalisé par Epstein, avec Lissenko, *Robert Macaire*, de Jean Epstein, *Barocco*, de Burguet, *Nana*, de Jean Renoir, *La Fin de Monte-Carlo*, avec Francesca Bertini, *Marquita*, réalisé par Renoir avec Marie-Louise Iribe, *La Ronde Infernale*, que Luitz Morat vient de réaliser avec Blanche Montel, *Chantage*, réalisé par Henri Debain, avec Huguette Duflos.

Tous ces films où Jean Angelo fit preuve du talent le plus souple, le plus varié, le plus intelligent, portèrent son nom au delà de nos frontières. Il était appelé récemment à Berlin par la Phénix Film, qui en collaboration avec la Nova Film de Rome, réalisa *Vera Mirzsewa*, où Angelo eut pour partenaires Maria Jacobini et Warwick Ward. Il tourne actuellement *Une Java*, sous la direction de Pierre de Scize.

Combien d'interprètes pourraient s'enorgueillir d'une aussi copieuse et aussi belle carrière et d'une aussi flatteuse popularité ? Plus de cinquante films dont les premiers remontent presque aux origines du cinéma, ont formé et mûri cette admirable conscience d'artiste qui ne se satisfait jamais d'elle-même et qui rêve de tendre sans cesse plus haut. Peut être Jean Angelo, qui ne fut pas toujours servi par des rôles à sa taille, n'a-t-il pas encore donné la pleine mesure de son talent. Nous qui savons d'après *L'Atlantide*, d'après *Le Chant de l'Amour Triomphant*, d'après *Surcouf*, *Nana*, *La Ronde Infernale*, quel grand artiste est Jean Angelo, nous l'attendons avec confiance dans des rôles faits pour lui où il se réalisera pleinement et où il affirmera d'une façon éclatante, son merveilleux art de composition.

ROBERT TREVISE.

Notre Gala Cavalcanti à l'Artistic

ENCOURAGES par le succès considérable qu'avait obtenu en décembre le gala René Clair, nous eûmes l'idée de rendre à Alberto Cavalcanti un semblable hommage.

Cinéma, qui poursuit ainsi avec une obstination dont on lui saura gré, le bon combat pour le jeune film français, trouva encore auprès des éditeurs l'appui indispensable. Grâce à leur concours, nous pûmes composer un programme éclectique qui montra trois faces très diverses du talent de Cavalcanti.

La fantaisie humoristique était représentée par *La P'tite Lilie*, véritable chef-d'œuvre d'esprit et d'ingéniosité que le studio des Ursulines donna plus d'un mois en exclusivité et qu'anime de sa verve pittoresque Catherine Hessling. Remercions la Société des films Armor, distributrice de *La P'tite Lilie* et notre ami Pierre Braunberger qui en assure la vente à l'étranger de nous avoir autorisés, avec le consentement des Ursulines, cette projection.

M. Armand Tallier, directeur du studio des Ursulines, voulut bien prêter à *Cinéma* pour l'illustration musicale de *La P'tite Lilie* son petit orchestre qui était entraîné depuis plusieurs semaines à exécuter la jolie et spirituelle partition d'Yves de la Casinière.

Film et musique furent longuement applaudis.

Deux films absolument inédits de Cavalcanti figuraient à notre programme. Nous voudrions nous étendre plus longuement sur l'intelligence subtile et le goût délicat avec lesquels Cavalcanti a filmé trois danses hindoues de Mme Yanah Vami. C'est une véritable démonstration rythmique que nous suivons avec un intérêt passionné. La deuxième danse en particulier est une merveille de flu-



Gina MANÈS et Georges CHARLIA, dans *Le Train sans yeux*



MIERENDORF, dans *Le Train sans yeux*

dité vaporeuse et de poésie. Nul doute que la Compagnie Universelle Cinématographique qui édite ces adorables « Etudes », ne remporte un grand succès.

Le Train sans yeux, qui avait été produit par l'Union Film il y a quelque temps, n'avait encore jamais été présenté en public. C'est cependant une œuvre très importante par l'effort technique, par les recherches audacieuses et personnelles qu'elle comporte.

Le roman de Louis Delluc dont Cavalcanti tira ce film, qui fut son premier film, se

présentait somme toute comme une histoire très américaine. Delluc adorait le film américain, les cowboys, les forces de la nature et les puissances humaines déchaînées. Il ne vit pas le film de son ami Cavalcanti, mais il l'eut aimé.

La partie du train, traitée dans un rythme hallucinant, constitue une des plus belles pages de la cinégraphie française.

Gina Manès, Georges Charlia, Durec, H. Mierendorf, Robert Scholtz et Hanni Weiss, jouent avec autant de vaillance que de conscience ce très curieux film d'aventures, que le symbole élève au-dessus des formules ordinaires. Espérons qu'un éditeur avisé aura à cœur de ne pas priver plus longtemps nos écrans d'un film qui honore, malgré quelques erreurs de jeunesse, la production française et qui mérite un succès public.

L'adaptation musicale de *Le Train sans yeux*, ainsi que celle des *Trois danses hindoues*, avait été composée par l'excellent chef, M. Aube, qui, à la tête de son vaillant orchestre de l'Artistic, souligne toutes les nuances de ces deux films.

ED. E.

La constitution d'un répertoire du film est-elle possible ?

La question, posée par l'article de notre directeur Edmond Epardaud, sur la constitution d'un répertoire du film (1), nous a valu quelques réponses, émanant de personnalités qualifiées, à des titres divers, pour exprimer un avis compétent.

M. Jean Tedesco, directeur du Théâtre du Vieux-Colombier et du Pavillon du Cinéma, que l'on peut considérer comme le véritable initiateur des salles spécialisées, a bien voulu nous adresser cette très intéressante lettre, que nous publions intégralement, car elle constitue une très complète mise au point de la question :

Mon cher Epardaud,

Je suis heureux de lire, sous votre signature et dans votre belle revue, un intéressant article sur une question qui m'est chère : la constitution d'un Répertoire du Film. Merci pour les paroles aimables que vous avez à ce sujet pour le Vieux-Colombier et puisque vous voulez bien me demander mon opinion, la voici :

La constitution d'un Répertoire du Film s'impose absolument.

Ce n'est pas que l'exploitation elle-même puisse y trouver un réel avantage pratique. A vrai dire, la représentation en public des films anciens (vieux à peine de cinq ou six ans) réserve bien des déconvenues. D'autre part, il est peu probable que la réédition des chefs-d'œuvre tente réellement les éditeurs français, à en juger par les difficultés matérielles que nous avons rencontrées, ne fut-ce que pour trouver, souvent dans quelque agence régionale, les copies des soixante films de répertoire que nous avons représentés en 1924, 1925 et 1926. C'est donc, à l'heure actuelle, une tâche bien difficile pour un "Théâtre de Cinégraphie" de composer une série de représentations de cet ordre. Le "Ciné Latin", qui nous a suivi récemment dans cette voie, doit connaître un combat hebdomadaire dont le Cinéma lui saura gré.

Il vous a paru que nous avions abandonné notre programme de réédition et vous exprimez le désir d'en connaître les raisons. C'est que nous ne sommes pas des éditeurs et que le problème du Répertoire touche avant tout l'Édition. En effet, chaque fois que le public redemande un film ancien, la question des copies positives se pose. Il arrive qu'un directeur d'exploitation obtienne de l'éditeur de commander une copie neuve et, pour convaincre un éditeur, le plus simple n'est-il pas encore de lui garantir à peu près les frais de l'opération ! Que se passe-t-il ensuite ? La maison d'édition forte de la nouvelle copie qu'elle doit au sacrifice d'un seul, à son effort, à son initiative, la maison éditrice fait en "petites locations" un profit qui ne nous regarde pas. Ne peut-on, par la voie de notre presse, pousser les Éditeurs français à étudier la question avec des vues plus larges ?

En effet, il n'est pas douteux que, ainsi que nous l'affirmons au début de cette réponse, la constitution d'un Répertoire du Film soit une nécessité, du moins en ce qui concerne la formation d'un Art Cinégraphique Moderne.

Sans doute le choix des films destinés à entrer dans un répertoire idéal est-il particulièrement délicat. Il y a surtout lieu de se méfier des œuvres dites "d'Avant-Garde", qui ont suscité une admiration de parti à l'époque où se formait l'école expressionniste allemande et la jeune école française.

Mais la beauté profonde qui se dégage de certains films d'un caractère classique, n'est-elle pas sensible dès le premier jour à ceux qui ne se laissent pas entraîner par les caprices de la mode ou les recherches volontairement excessives ? C'est ainsi que de

l'école allemande on peut dire que *Le Docteur Galigari* reste entièrement beau et que *La Terre qui Flambe*, plus romantique, possède encore de fort beaux passages. De même, dans les premières œuvres du cinéma américain, il est bien regrettable que nous ne puissions avoir (en bibliothèque), les premiers Douglas Fairbanks, au même titre que les premiers Charlie Chaplin.

Pour qu'une action utile puisse être exercée, il faudrait qu'elle s'appliquât non seulement au passé, mais aussi au présent, en prévision de l'avenir. Là, sans doute, le choix est-il particulièrement délicat, mais il est bien certain qu'un *Moana* ou qu'un *Canard Sauvage* demeureront à tout jamais au rang des chefs-d'œuvre éternels. Est-il impossible qu'une sorte de commission internationale, bien entendu d'un caractère prioré et disposant de certains moyens financiers, influe sur les producteurs eux-mêmes pour faire tirer une "copie de répertoire" de chacun des films dont la beauté réelle apparaîtrait nettement à ces juges ?

Une Bibliothèque Internationale du Film rendrait, dans un proche avenir, de grands services aux réalisateurs, ne fut-ce que pour leur permettre d'éviter certaines erreurs, de refaire maladroitement ce qui a déjà été mieux fait, de tendre, en un mot, vers cette perfection, si difficile, qui est le but de ceux qui aiment leur métier.

Excusez-moi, mon cher Epardaud, de la longueur de cette réponse, c'est bien de votre faute si vous m'avez posé une question intéressante. Et croyez à mes sentiments les meilleurs.

Jean TEDESCO.

Voici la lettre que Marcel L'Herbier, dont l'exemple personnel peut servir à illustrer la thèse du répertoire, nous a adressée :

Cher monsieur,

Vous demandez si la constitution d'un répertoire du film est possible.

L'échec que vous signalez de la réédition de certains films ne prouverait rien contre cette possibilité ; on peut trop facilement lui opposer la réussite d'autres rééditions.

On a réédité de moi deux fois *L'Homme du Large* et trois fois *El Dorado*. Pourtant, je ne voudrais tirer de ce fait ni de l'autre un argument pour ou contre la possibilité de créer un répertoire du film.

Il semble, avant tout, que le cinématographe ne soit pas parvenu à un point de perfectionnement artistique et technique tel que les œuvres d'écran actuelles ne soient pas susceptibles de vieillir vite. Mais, d'autre part, il semble encore moins qu'il soit dans sa vocation, dans son caractère propre de proroger des œuvres passées et de vivre sur un vieux fonds.

Mouvement, évolution, vie, sont les racines du "Moving". La pérennité n'est peut-être pas dans sa loi — pas plus que la localisation dans l'espace n'est son fait.

Recevez, cher monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Marcel L'HERBIER.

Le réalisateur du *Diable au Cœur* met les choses au point avec cette belle clarté d'analyse qui fait de son art le prolongement de sa pensée. Pérennité impossible parce que nécessité de mouvement. L'art des images est en perpétuel devenir. Il marche avec le temps et ne se fixe pas. Un film n'est pas et ne peut être une œuvre de musée.

Nous publierons dans notre prochain numéro la réponse de M. Cari, directeur des Etablissements Aubert.

(1) Voir *Cinéma*, N° 15 janvier.

CINÉASTES

par Michel Goreloff

Conrad VEIDT

ALORS que déjà le vieux monde se disloquait et que les Berlinoises, affolées, ne trouvaient plus dans les boutiques ni pain, ni rouge pour aviver leurs lèvres, alors que piteusement s'effaçaient tous les vieux concepts de l'art, de la morale, de l'intelligence, de l'Etat, quelques mois seulement après l'armistice, l'on vit passer sur tous les écrans du monde, mystérieusement une ombre au regard horrifique et sensuel, aux gestes lents et terribles, à la démarche quelque peu satanique. Toutes les vieilles légendes, qui depuis cent ans se terraient dans les obscurs recoins, dans les plus sombres forêts, toutes les superstitions, tous les mythes, soudain, se sentirent en liberté et reprirent leurs jeux, qu'avait interrompus l'avènement de la vapeur, du gaz, des constitutions libérales. Il y eut une dictature de l'étrange. Hoffmann, Brentano et Tienk n'eussent jamais pu imaginer une floraison si abondante d'aventures, un si dense enchevêtrement d'énigmes, une folie si générale, des vertiges si aigus. "Caligari" enthousiasma et envoûta tous les Allemands sans distinction de culture, ni d'âge, ni de sexe, vieux généraux battus et petites lycéennes, agitateurs révolutionnaires, poètes, filles de joie. "Caligari" battit tous les records de notoriété, de succès, de recettes. "Caligari" empoisonna maintes cervelles, détourna du réel maints jeunes gens, fit des terrifiants ravages dans les cœurs, culbuta une poésie et un art périmés, laissa enfin l'Imagination prendre une juste et belle revanche sur le "vrai", sur le fade. Or, "Caligari" doit à Veidt tout son succès.

Conrad Veidt n'est pas un acteur réaliste. Il synthétise, suggère, ne cisèle pas et jamais n'agace l'œil avec des détails inutiles. Il n'interprète pas des personnages de la légende ou de l'histoire, mais joue depuis dix ans un seul rôle : celui de Veidt.

A proprement parler, il n'est point un acteur de cinéma, mais plutôt un personnage de la nouvelle mythologie, le Prince du Mal, l'Amant des Ténèbres. Regardez-le s'avancer, félin et souple, horrible, hallucinant. Une électricité inconnue charge ses gestes. Il est un paquet de nerfs, les cinq sens en houle. Il flaire le sang, mais se dompte, ses yeux seuls se gonflent. Si art il y a, l'art de Veidt vient des limites de l'inconnu, de l'inconscient, du terrible. Si art il y a, l'art de Veidt s'apparente à celui d'un Sade, à celui d'un Landru. Regardez-le périr, défaillir. Débordement d'énergie, radioactivité excessive, frémissement fou des nerfs, la bouche soudain s'ouvre, une mèche, couperet de guillotine, tombe sur le front, la tête bout, les yeux flambent, les ongles s'enfoncent dans un cadavre, dans un tapis, n'importe où; quelques instants d'immobilité, de combat surhumain, tous ses os craquent; le voilà qui rit, rit, rit, rit à faire fuir la lumière, à ternir toutes les glaces : la Raison le met à son banc. Vous voyez toutes les lignes se crispent, osciller, s'étirer. Vous êtes brisé, vous avez mal aux reins, mal à la tête.

...L'art de Veidt est à l'image d'un monde déréglé. Stupéfiant et vertige. Poison pour les nerfs, pour les yeux. Il est logique, il est naturel qu'un Veidt n'ait pu, en 1920, manifester son génie singulier et qu'en 1928 déjà nous assistions à son déclin, à une déchéance fatale de celui qui, naguère, nous ouvrit les portes de mille royaumes verts et noirs, où nénuphars et touffes de vapeur blonde, stridents gazouillis et arbres magiques, rochers semblables aux chapeaux pointus de magiciens et étoiles aussi, étoiles en forme de poignards, astres, tridents, tout concours au mystère. Conrad Veidt reste le plus terrible mythe de notre jeunesse.

Lon CHANEY

LON CHANEY ne ressemble guère à Veidt. Il est américain des pieds à la tête, et voici qu'il coiffe une casquette aux larges rayures vertes et roses, une casquette comme en portent tous les chenapans de Frisco, de Détroit, de Baltimore, de Saint-Louis. Méfiez-vous : il a un revolver, un eustache. Aigri par la vie monotone des grandes villes américaines, morale, "business", religion, le voici qu'il déclare à la société une guerre frénétique. Il se livrera à la traite des blanches au Mexique, il fournira l'alcool de menthe aux "boot leggers" clandestins de New-York, il fera dévaliser par ses hommes une banque ou une exposition de peinture nègre. Il roulera dans les grands trains "transcontinentaux", monstres d'acier hérissés de têtes rondes, d'épouvantables éclairs. Il se mettra débardeur, puis sera banquier et tombera enfin dans les blancs bras d'une potence.

Chaussé de jaune d'œuf, froid, cruel, méthodique, avec une égale virtuosité, il saura manier le stylographe et le rigolo, le volant et le fauteuil électrique. Dans leurs cages de verre, naïves et gloussantes, les petites dactylos, aux oreilles roses, aux blouses claires, palperont à son passage de désir et de peur, d'admiration surtout. Dix détectives, aux dents fulgurantes, le feront prisonnier. Avant de mourir, il videra un verre de rhum et crachera une injure à la face de la société.

Le jeu de Lon Chaney illustre fort bien l'idée qu'on s'est faite du Mal Outre Atlantique. Redoutable, entêté, métaphysique, le Mal, par l'effet d'un curieux et assez admirable illogisme, prend aussi aux yeux des Anglo-Saxons un aspect fort séduisant, digne d'éloges ; il est indispensable vraiment à la digestion, à la marche normale des usines ; on l'invite à table et lui ouvre toutes grandes les portes des cinémas, des librairies ; les écoliers dédient des poèmes aux brigands.

Lon Chaney jouit assurément d'une plus grande popularité que le grand chef de l'Armée du Salut et que le pape lui-même.

Antonin ARTAUD

VOICI un acteur français de composition, qui se spécialise dans les rôles de traître. Acteur et aussi — on ne le sait pas assez — grand poète. Son "Ombilic des Limbes", son "Pèse-nerfs", sont des plaquettes remarquables vraiment et ardentes ; on y trouve des forêts drues d'images, des ouragans d'imagination, une musique forte et inquiète. Au cinéma, Artaud s'est signalé déjà par une admirable création du rôle de Marat (dans *Napoléon vu par Abel Gance*) et par une non moins admirable interprétation du rôle de l'Inquisiteur dans *Jeanne d'Arc*, de Dreyer.

Il lui incombe maintenant d'enrichir la dramaturgie cinématographique par des créations d'un nouveau genre, de créer en France un type d'acteur analogue à celui que représentent Lon Chaney, en Amérique, Conrad Veidt, en Allemagne.

Son riche talent, sa sensibilité à vif le guideront. Il peut espérer un triomphe. Il m'a toujours paru qu'en France les acteurs de cinéma imitaient par trop leurs confrères d'Amérique ou d'Allemagne. Et Artaud, sans nul doute, saura assimiler la plus grande leçon de Veidt, *rester personnel*. Le royaume de lumière l'attend.

Michel GORELOFF.

Un chef-d'œuvre cinématographique

L'AURORE

Le ne faut pas abuser du terme de chef-d'œuvre, beau vocabulaire, mais lourd à porter surtout en matière de film.

Cette fois aucune exagération n'est à craindre. *L'Aurore* de Murnau est bien un chef-d'œuvre.

Le thème est très beau.

Un jeune ménage de fermiers vit heureux. L'homme, être simple, est remarqué un jour par une femme de la ville venue en villégiature non loin de là. Elle a vite fait d'affoler le rustre par ses coquettes et ses caresses. Et elle lui suggère, pour l'avoir entièrement à elle, de se débarrasser de sa femme. Il n'a qu'à l'emmener en barque sur le lac et à simuler un accident.

Peu à peu l'idée criminelle prend corps dans l'esprit du fermier et il propose à sa femme la promenade fatale.

Tout est noté avec une subtilité psychologique impressionnante : la joie de la femme qui pense que son mari est revenu à elle, la hâte heureuse de ses préparatifs, son inquiétude croissante devant l'attitude tragique du fermier dans la barque et son émoi quand apparaît toute l'horreur de la situation.

L'homme qui a esquissé le geste criminel s'est ressaisi. Cramponné maintenant aux rames il dirige avec rage la barque vers la rive. La femme, encore sous le coup de l'épouvante, s'enfuit à travers la campagne, poursuivie par l'homme torturé de remords et implorant son pardon. Un tramway passe, allant vers la cité.

La femme s'y accroche et le mari la rejoint. L'un et l'autre, rapprochés par cette circonstance imprévue, commencent à s'observer en silence et sans haine. L'amour et la pitié refléussent en leur cœur. Ils arrivent dans la ville. Etroitement enlacés ils vont à travers les rues tumultueuses, pénètrent dans un parc d'attractions et s'amuse follement jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ils reprennent la barque, mais au milieu du lac une tempête éclate. Le fermier noue autour du corps de sa femme les roseaux qu'il avait emportés pour s'aider lui-même. Une vague plus forte fait chavirer la barque.

Au petit jour, la tempête calmée, le fermier se retrouve sur

un rocher du rivage, pleurant celle qu'il croit disparue. La femme diabolique arrive pour recueillir la récompense du crime, l'homme se précipite pour l'étrangler quand une rumeur arrive du village. On a découvert parmi les roseaux la naufragée que des mains expertes essaient de ranimer.

Le fermier lâche le monstre pour courir à son foyer où il retrouvera le bonheur avec la joie du véritable amour.

On sent déjà ce qu'un tel sujet où l'intériorité domine a pu apporter de nouveau à l'écran. Murnau l'a traité en grand compositeur d'images qui orchestre son film à la manière d'un musicien sa symphonie.

Ce qu'il y a de plus beau dans cette réalisation, outre la subtilité technique qui atteint au summum de la virtuosité, c'est la notation psychologique des faits et des caractères. L'auteur du *Dernier des hommes* et de *Faust* est à ce double point de vue, technique et description d'âme, un maître.

On louera encore la splendeur et la délicatesse des éclairages, la hardiesse des paysages en studio et surtout l'immensité du décor de la ville, avec sa place énorme, ses carrefours, ses lignes de tramways, ses foules de gens.

L'interprétation parachève l'œuvre, la précise et l'aurore à la fois.

Pour tenir ces deux rôles si profondément humains, il fallait deux artistes exceptionnels. Janet Gaynor qui nous avait émus aux larmes dans

l'Heure Suprême et George O'Brien aussi bien à l'aise dans la tragédie que dans la fantaisie, constituent un des plus admirables duos cinématographiques qu'on ait jamais vus.

Ces deux artistes savent exprimer avec autant d'intelligence que de sensibilité la pensée de Murnau dont les moindres intentions sont rendues parfaitement. L'effort d'interprétation seconde ainsi et complète l'effort de conception et l'effort de réalisation. C'est précisément cette multiple collaboration qui crée les chefs-d'œuvre au cinéma.

L'Aurore est pour la grande firme Fox un de ces succès qui font époque dans les annales du cinéma.

Robert TRÉVISE.



George O'BRIEN, dans *L'Aurore*.

Une grande Star d'Amérique

LAURA LA PLANTE

L fut un temps, la première période du film américain, où les stars blondes étaient reines. Puis les brunes triomphèrent de leurs rivales. Aujourd'hui, un retour offensif des blondes est manifeste à Hollywood où la plus blonde des blondes, la jolie et toute gracieuse Laura La Plante remporte tous les suffrages.

Ce nom, qui sonne si agréablement à nos oreilles françaises, est un peu de chez nous. Il vient même de chez nous puisque Laura La Plante naquit dans la Louisiane de parents d'origine française.

Les débuts de cette grande artiste datent d'une dizaine d'années.

Elle était toute jeune et bien misérable la petite Laura, quand le souci de gagner quelques dollars et aussi une irrésistible curiosité d'enfant — elle avait quinze ans — la conduisirent un jour à Hollywood.

Elle erra longtemps de studio en studio sans trouver le gagne-pain qu'elle cherchait quand à Universal elle rencontra un régisseur compatissant qui consentit à éprouver ses aptitudes photographiques.

Il ne s'agissait encore que de figuration. Mais la jolie petite figurante ne tarda pas à s'imposer par sa grâce, son irrésistible sourire, l'expression de son visage mobile. On la remarqua. On lui confia des petits rôles, qu'elle réussit. Et aujourd'hui, dix ans après ses premiers débuts, elle est devenue dans cette même maison Universal, à laquelle elle resta toujours fidèle, une grande star, l'une des interprètes les plus aimées du film américain.

Cet exemple de fidélité à une même firme est à peu près unique dans tout Hollywood.

Au début, Laura La Plante fut jugée par ses metteurs en scène un peu forte. On lui conseilla de se faire maigrir. Et elle s'adonna éperdument aux sports. Elle les pratiqua presque tous, l'équitation, l'auto, la natation, le golf, l'escrime. Elle adore la marche et fait des longues randonnées dans la campagne californienne — quand elle ne tourne pas.

Après huit ans d'un travail acharné et ingrat, Laura La Plante fut promue star. Jeunes illusionnées qui vous imaginez qu'on arrive tout d'un coup à la gloire, méditez l'exemple de Laura La Plante.

C'est surtout depuis deux ans que la charmante artiste, définitivement lancée en Amérique, est connue en France. Les films qu'elle tourna sont encore dans toutes les mémoires. Ce sont *Dangereuse innocence*, puis *L'Habit fait le moine*, avec Reginald Denny, cette autre grande vedette de l'Universal, le prince de l'humour à l'écran ; *Amour de Prince*, où Laura La Plante fut pour la première fois starisée et où elle eut pour partenaire Patt O'Maley ; *Femme d'aujourd'hui*, *Méfiez-vous des veuves*, avec Paulette Goddard, notre délicieuse compatriote exilée à l'Universal-City ; *Frisson d'Amour*, *La Volonté du Mort*, *Compromettez-moi*.

Laura La Plante, qui avait jusque là tenu les grands rôles de coquette et de fantaisiste, fut essayée dans un rôle dramatique, celui de *La Volonté du Mort*, où elle révéla des dons expressifs vraiment extraordinaires.

Nous la reverrons cette saison dans plusieurs films tout imprégnés de son charme séducteur : *Homes James*, *Finders Keepers*. Les titres français n'ont pas encore été arrêtés.

Laura La Plante — un peu en raison de ses origines — a les sympathies du public français, qui fait fête à chacun de ses films. Cette jolie fille, blonde comme les blés mûrs, dont *Cinéma* publie en couverture un portrait au pastel, est une des plus gracieuses illustrations du cinéma américain.

Qu'on nous donne beaucoup de films d'elle !

R. T.

la critique des films en public

par Raymond Berner

ON dit, avec raison, que pour juger une œuvre, il est nécessaire de la considérer avec le recul du temps. Sans doute, il n'est pas nécessaire de laisser s'écouler plusieurs années pour donner un avis sur une pièce, un livre, une symphonie, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces chefs-d'œuvre qui bouleversent les conceptions artistiques d'une époque. Pour le cinéma, attendre aussi longtemps serait d'ailleurs parfaitement ridicule, car la technique de l'écran se modifie sans cesse, la photographie évolue, le jeu des artistes se subtilise, en un mot, la grammaire du cinéma se forme peu à peu et chaque film, considéré comme un sommet, est bientôt égalé et dépassé par un autre film.

Quand même, lorsque l'on vient de voir un film, on se trouve dans un état d'esprit fort curieux. Oserai-je vous proposer une métaphore hardie ? Le film a déposé en nous une sorte d'argile idéale, qui, si le film nous a paru intéressant, prend une forme agréable, mais confuse. Survient un confrère invité, qui se met à débâter contre le film. Immédiatement, l'argile se déforme et prend un aspect hideux. En voyant le film, vous avez subi des impressions : les unes sont bonnes, les autres mauvaises. Vous avez éprouvé du plaisir, de l'émotion, de l'agacement, de l'exaspération. Tout ceci s'est mélangé en vous et vous n'y voyez plus très clair. Vous vous souvenez particulièrement de tel détail, qui prend, au détriment de l'ensemble, une importance démesurée. Le bloc d'argile tendre de vos impressions est à la merci du premier mécontent qui le pétrira à son gré et en fera une figure hideuse.

Je pensais à cela en assistant à l'une des dernières séances de la " Tribune libre du Cinéma ", où M. Ch. Léger présentait ce film russe intitulé *Dura Lex*. Dans la salle, chacun ayant quelque opinion à émettre sur le film, est autorisé — voire prié — de la répandre du haut de la tribune, afin de provoquer la contradiction. Or, j'ai remarqué que ces discussions roulent généralement sur tout, excepté sur le film.

Dura Lex, c'est un fait divers, traité avec un réalisme qui en éloigne " a priori " toute idée d'art. C'est un film qui vise à la sensation brutale. L'action est haussée à un tel diapason de violence, que les spectateurs ne peuvent se maintenir à l'émission pendant toute la durée du film.

Tôt ou tard, suivant leur degré de résistance, ils fléchissent et alors toute cette outrance lui paraît ridicule. Il est fatigué pendant quelques minutes. Puis, les accumulateurs de la sensibilité s'étant rechargés, il subit à nouveau l'emprise du spectacle, jusqu'au moment où il retombe à nouveau.

Le film n'a aucune prétention moraliste. On a dit qu'il était une satire des mœurs puritaines. C'est douteux. Car, si la femme n'avait pas été confite dans la Bible, l'affaire eût été promptement réglée. Si l'on veut voir là une satire, tous les conflits dus à une impossibilité morale, sont la satire de cette impossibilité. Le film a de graves défauts. D'abord, le début s'accroche de façon banale. Puis, cet homme vivant durant des mois sous la menace du fusil et sachant pertinemment qu'on n'en fera pas usage, constitue un non-sens puéril. A chaque instant on fait mine de tirer sur lui, sachant bien qu'on se bornera à esquisser un geste dont la répétition finit par devenir presque comique.

Ce film, pourtant, contient des choses d'une rare puissance. Sa brutalité fruste, certaines images d'un macabre terrifiant, causent une sensation douloureuse. Le principal défaut du réali-

sateur, est d'avoir mal calculé le degré de résistance du spectateur soumis à un travail intensif. Si " l'éveil du printemps ", qui est la seule détente du film, arrivait un peu plus tôt, le film eût pu emporter toutes les critiques de détail qu'on peut y faire (notamment celles citées plus haut, la disparition du chien, etc.). A défaut d'art, le réalisateur a manqué d'instinct. La sensibilité humaine est comme une pendule. Plus ou l'éloigne de la verticale, plus elle veut y revenir. Il faut que l'eurythmie d'une œuvre — quelle qu'elle soit — épouse ce mouvement de va-et-vient et ménage une détente après chaque paroxysme.

Tout ceci ne se démêle pas immédiatement, il faut du temps pour s'en apercevoir. C'est pourquoi, après une séance de cinéma, quelque habitude qu'on ait de l'écran, il est bien difficile d'en donner, dès que les lumières se rallument, une critique approfondie, ou même valable. S'il m'est encore permis de me citer, je dirai qu'il ne m'est guère possible d'écrire la critique d'un film avant d'avoir " dormi dessus ". Alors, je retrouve la forme d'argile solidifiée, avec ses qualités et ses tares, son allure générale qui est l'atmosphère du film et ses plus petits détails, chacun revenu sagement à sa place.

Aussi, tout en approuvant chaleureusement les débats institués par Charles Léger, je souhaiterais qu'on discutât du film de la séance précédente, au moins pendant quelques minutes, avant que de mettre sur la sellette le film qu'on vient de projeter. Ces quelques minutes de répit permettraient au petit bloc d'argile idéale de prendre forme dans chacun des spectateurs, ou tout au moins des orateurs. Autrement dit, cela permettrait à chacun de laisser les impressions qu'ils a reçues se classer, sous la vigilance du subconscient toujours en éveil.

Raymond BERNER.

Un événement

Gaumont se sépare de Metro

L'Assemblée générale annuelle de la Société GAUMONT-METRO-GOLDWYN, s'est tenue le 26 janvier 1928, à 15 heures, au siège social 35, rue du Plateau.

Sur le désir exprimé par chacune des deux Sociétés participantes de reprendre leur entière liberté d'action, une Assemblée générale extraordinaire a été réunie à la même date.

Au cours de cette Assemblée, les statuts de la G.M.G. ont subi certaines modifications. Il a été décidé entre autre qu'à partir du 1^{er} septembre 1928, la Société G.M.G. porterait comme raison sociale la dénomination « METRO-GOLDWYN-MAYER » avec initiale M.G.M.

Le siège social sera transféré à la même date, 3, rue Caulaincourt, à Paris.

Une artiste qui nous revient

DOUDJAM

CHARME étrange, démarche féline, tête fine, droite, comme la portent les filles du soleil, cheveux plus bleus que la nuit, yeux immenses. « Cependant, ainsi que Beaudelaire l'écrivit dans le « *Désir de peindre*, au bas de ce visage éclate, avec une « grâce inexprimable, le rire d'une grande bouche, « rouge et blanche et délicieuse, qui fait rêver au « miracle d'une superbe fleur éclose dans un terrain « volcanique. »

Telle nous apparaît Doudjam.

Louis Delluc, frappé par ce visage curieux, d'une admirable pureté, plus grecque qu'orientale, fit avec cette jeune artiste *Le Chemin d'Ernoa* et *L'Américain*.

Engagée aux Cinéromans, elle tourna avec Arthur Bernède *Imperia*, puis l'œuvre préférée d'Aristide Bruant, *La Loupiote*.

Doudjam devait ensuite interpréter plusieurs films, mais reprise par la nostalgie des horizons infinis, elle regagna son pays d'Afrique et resta plus d'une année dans sa villa de Salambô, aux pieds des ruines de Carthage.

Elle y médita, y rêva, n'ayant plus aucun souci de la vie occidentale qu'elle avait laissée derrière elle négligemment.

Dès son retour à Paris, Doudjam s'intéressa au théâtre et créa " l'Œil de Paris ", cabaret d'art, devenu vite célèbre.

On nous assure qu'elle reviendrait prochainement au cinéma, le moyen d'expression qu'elle préfère, celui qu'elle juge le plus vrai, le plus vivant, le plus humain.

Doudjam va, en effet, interpréter un film que Chimot, aussi prestigieux cinéaste que parfait illustrateur, prépare pour faire suite à *L'Ornière*, dont on se rappelle le grand succès.

Nous reverrons donc bientôt à l'écran le beau et énigmatique visage de Doudjam, dont Chimot, avec son art admirable, a su rendre tout le charme dans le dessin que *Cinéma* est heureux de reproduire ci-contre.

J. R.

LE DÉCOR AU CINÉMA

LORS de mes nombreuses visites dans les studios, il m'a souvent pris la fantaisie d'observer, outre les scènes qui se déroulent devant l'œil cyclopéen de l'appareil de prises de vues, le cadre environnant de ces scènes, c'est-à-dire les panneaux de bois contreplaqué qui représentent le « salon de l'industriel » ou « la chambrette de la midinette », dans lesquels évoluent les acteurs.

Et j'ai fait, à plusieurs reprises, quelques remarques d'ordre technique, concernant le « décor au cinéma ». En voici quelques-unes :

Pourquoi cette obstination, quasi générale, à inonder les décors de couleurs multiples et variées, qui forment à l'écran un Kaléidoscope de teintes qui se heurtent fâcheusement, ou même se détruisent simplement ?...

Pourquoi monter des décors compliqués et tarabiscotés, dont l'ensemble forme un mélange inélégant de lignes, de courbes et de plans entrecroisés ?...

Pourquoi annuler le relief d'un décor qui, souvent, devient « carte postale » à l'écran ?...

Pourquoi ce manque d'observation dans l'ameublement des intérieurs ?...

Cependant, j'ai vu quelques réalisateurs utiliser les lignes simples et droites, les grands plans posés, les courbes nettes, qui contribuent, par leur aspect froid et inanimé, à détacher et à faire ressortir le jeu des artistes. Mais, par contre, j'en ai vu très peu qui, pour se rendre compte des valeurs exactes des couleurs, employaient uniquement le noir, le gris et le blanc.

Eviter, dans les peintures et les sculptures qui doivent orner un décor, de reproduire trop fidèlement la nature, afin qu'il existe entre la nature morte et la réalité vivante, une différence voulue et nécessaire et essayer de donner du relief à un intérieur, semblent être les moindres soins de la majorité des réalisateurs.

Pourquoi un décor paraît-il plat et sans relief ?

Dans la plupart des cas, parce qu'il est inondé de lumière, ce qui détruit l'ombre propre des différents objets qu'il englobe. Prenons donc une source lumineuse principale, provenant soit d'une fenêtre, d'un lustre et passons une teinte plus foncée sur les ombres projetées par cette source de lumière. Ce procédé a tout juste été employé deux ou trois fois, à notre connaissance.

Pourquoi ne pas disposer le mobilier avec intelligence ?

Ce n'est guère plus difficile. Plaçons les meubles de grand volume au fond du décor et ceux de petit volume au premier plan : la perspective à l'écran étant exagérée, l'échelle des objets et du décor s'établira d'elle-même.

Enfin, pourquoi ne pas se plier aux mille et une exigences de la technique moderne ?...

Pourquoi ?... Mais simplement parce qu'on trouve beaucoup plus simple de suivre aveuglément le chemin déjà parcouru, plutôt que de chercher à tracer une voie nouvelle, qui conduise le cinéma français vers un idéal de beauté et de vérité, sans lequel son avenir est une pure utopie.

CHRISTIAN JAQUE,

architecte-décorateur.



DOUDJAM

Dessin original de Chimot



GIULIO DEL TORRE

la vedette de *Paris-New-York-Paris*, que viennent de terminer les Productions
H. de Bitowt, sous la direction de Robert Péguy, et qui sera présenté prochainement.

Dans l'ombre du harem

Réalisé par
Léon MATHOT
et
André LIABEL

Scenario de **E. Besnard**

Production :
PARIS-INTERNATIONAL-FILM
Edition : Franco-Film



L'ORIENT est à la mode au cinéma. Ses décors, ses paysages, ses coutumes, sont essentiellement photogéniques, ce qui explique son succès et la faveur dont il jouit auprès de tous les publics. Léon Mathot a donc été bien inspiré d'inscrire au programme de la Paris-International-Film, après *Celle qui domine*, une œuvre éminemment orientale.

Dans l'ombre du harem a été réalisé par Léon Mathot et André Liabel, d'après un roman de Lucien Besnard. La puissance dramatique et lyrique du sujet, son savoureux pittoresque, l'intérêt croissant des personnages et des situations, ont inspiré aux réalisateurs un film de haute classe, qui honore la production française.

Rien n'a été négligé par la Paris-International-Film pour doter *Dans l'ombre du harem* d'une mise en scène somptueuse. Les décors, signés Jaquelux, sont parmi les plus riches et les plus délicatement stylisés qu'on ait vus. Et l'on sait tous les

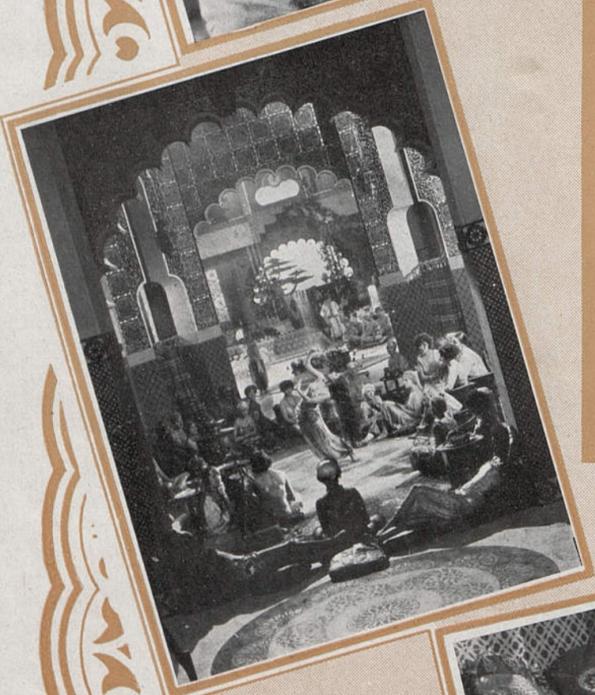
soins qu'ont apportés Mathot et Liabel à l'exécution des extérieurs, qui ont été tous tournés dans les plus belles parties du Maroc et du Sud Algérien.

L'interprétation est digne de la réalisation. Léon Mathot est merveilleux de noblesse, de puissance contenue et de charme oriental, dans un rôle où il peut s'exprimer tout entier et affirmer ses incomparables qualités de composition.

Louise Lagrange est sa digne partenaire. La célèbre artiste joue en grande tragédienne un rôle qui comporte d'émouvants accents de souffrance.

René Maupré, Thérèse Kolb, Jacky Monnier, parfaits dans des rôles de premier plan, ainsi que Volbert et la princesse Kotchaki, complètent cette distribution hors pair.

Dans l'ombre du harem, qui sera présenté prochainement, est édité par la grande firme française Franco-Film, qui multiplie, avec tant de vaillance et de bonheur, son effort en faveur de la production nationale.



Odette

avec Francesca Bertini

FRANCESCA BERTINI fait dans la Galerie des vedettes européennes un peu figure de princesse. Elle a une noblesse de ligne et d'attitude, une dignité aristocratique et une élégance mondaine qu'on rencontre assez rarement à l'écran. Joignez-y une beauté plastique, une eurythmie générale des formes telles qu'on voudrait voir l'artiste dans un rôle de déesse inspirant la statuaire.

Dans *Odette*, Francesca Bertini nous fait montre de toutes ces qualités qui pour être extérieures n'en ont pas moins de charme. Elle joua encore certaines scènes d'expression avec une flamme contenue et une sincérité vraiment émouvante.

Le film a été adapté par Luitz Morat de la célèbre pièce de Victorien Sardou. Sujet intensément dramatique, parfois un peu étrange principalement en sa



Un décor moderne de laboratoire.

conclusion. On voudrait en effet que ce mari pardonnât à sa femme innocente au lieu de la pousser à disparaître, mais Sardou n'en a pas voulu ainsi et nous devons féliciter Luitz Morat d'avoir respecté la pensée du dramaturge. La mise en scène d'*Odette* est très riche et est agrémentée de magnifiques vues de Biarritz. Toutes les scènes du château, avec ses savants éclairages nocturnes, sont traitées supérieurement.

L'interprétation groupe autour de la grande Francesca Bertini, vedette européenne et mondiale, quelques artistes de divers pays, Simone Vaudry, si charmante dans le rôle de la jeune fille, André Guerrache, Warwick Ward, excellent dans le rôle du mari, Fred Solm, F. Kortner.

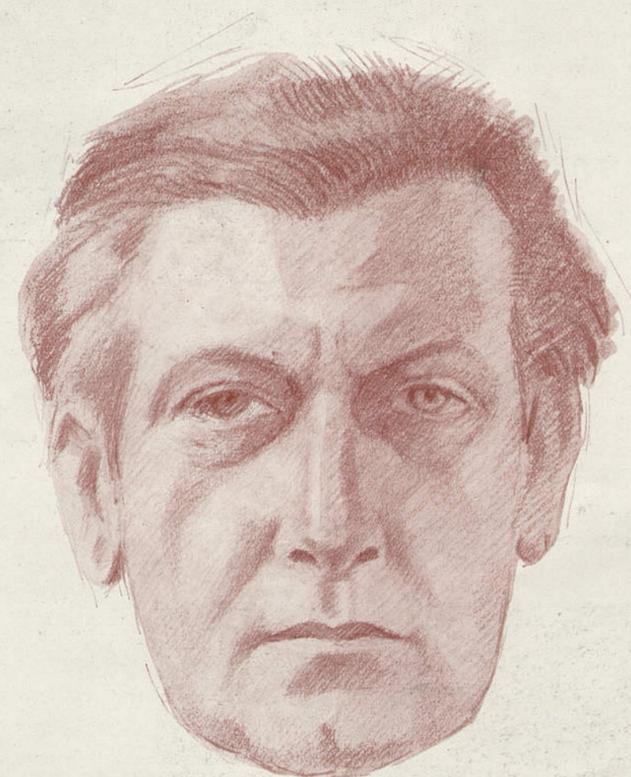
Signalons également quelques heureux ensembles de figuration élégante, surtout ceux de la salle de jeux.

Odette, qui a été présenté à l'Empire avec un gros succès par les Exclusivités Jean de Merly, ne manquera pas d'être bien accueilli par le public des salles, qui fera fête à la très belle artiste Francesca Bertini.

J. R.



Un curieux effet d'éclairage nocturne.



Léon MATHOT

en tunisie



Deux artistes tunisiens :
CHEDLIA MARION et AH-
MED ZERNI, dans un film
indigène, *Le Secret de
Fatouma*, qui vient d'être
commencé à Tunis.



Le Secret de Fatouma

M. Deconcloit, un cinégraphiste local, à qui nous devons *La Légende de Korbous*, film qui sera prochainement présenté à la presse parisienne, vient de commencer un second film : *Le Secret de Fatouma*.

Cette bande, qui sera entièrement tournée en Tunisie, sera interprétée par des artistes qui ont fait preuve dans le film précédent de réelles qualités.

Nous en reparlerons.

Sables.

A Alger, vient de paraître, sous la direction de MM. André Mad et Sarrouy, *Sables*, une revue cinématographique nord-africaine.

Pour faire connaître la Tunisie

Nous croyons savoir qu'un groupe de capitalistes tunisiens aurait l'intention de constituer une société cinématographique, qui aurait pour but de tourner des films de propagande tunisienne.

En Tripolitaine

On a présenté, à Paris, un film « documentaire », intitulé *En Tripolitaine*. Dans cette bande, on voit la colonie italienne et l'île de Djerba (que l'auteur nomme Zemba).

Or, Djerba fait partie de la Tunisie.

On n'a vraiment pas tort, de dire que le Français ignore sa géographie !...



Ce curieux effet d'eau et de lumière est extrait du nouveau film de Jacques de Baroncelli, *Le Passager*. Dans la barque, à l'avant, Charles VANEL.

GEORGE BANCROFT

Vedette de la Paramount

LES Américains savent distinguer les artistes qui ont l'étoffe d'une vedette et quand ils les ont distingués ils savent leur donner tous les moyens de se produire.

George Bancroft tournait depuis des années dans les studios d'Hollywood, allant de maison en maison sans se fixer nulle part. La Paramount reconnut tout de suite ses qualités de composition, sa belle conscience artistique et le prestige qu'il exerçait par sa verve énorme sur le public. Et James Cruze qui s'y connaît en hommes, lui confia dans *Vaincre ou Mourir*, un rôle de premier plan, celui du maître canonier.

On sait le succès personnel que George Bancroft remporta dans ce très grand et très beau film à côté de Charles Farrell, d'Esther Ralston et de Wallace Beery.

Partenaire direct de l'excellent Wallace Beery, George Bancroft partagea avec celui-ci, le succès comique du film.

Nous verrons prochainement Bancroft dans un film



George BANCROFT, dans « *Underworld* ».

nettement d'humour *Au bout du quai*. On nous assure qu'il y est étourdissant de verve. Mais Bancroft sait être aussi un véritable artiste de composition dramatique. C'est ainsi qu'il est la grande vedette dans l'un des meilleurs films de la nouvelle production Paramount *Underworld* ("Les Bas-Fonds", titre provisoire), qui nous sera présenté prochainement et où il aura pour partenaires Clive Brook et Evelyn Brent.

Cette diversité de talent et de moyens expressifs que l'on retrouve d'ailleurs chez la plupart des grands artistes de l'écran américain suffirait à classer George Bancroft au rang des stars. Il y joint dans le privé, nous assurent les journaux d'Hollywood, une bonhomie exquise, une franche camaraderie que tous, là-bas, apprécient et que son jeu décèle.

Signe particulier : le visage de George Bancroft est tout marqué de taches de rousseur, ce qui accentue encore son expression comique. Il les fait disparaître sous le maquillage quand il est nécessaire.



BANCROFT et Chester CONKLIN, dans « *Tell it to Sweeney* ».



BANCROFT, Clive BROOK et Evelyn BRENT, dans « *Underworld* ».



JEANNE HELBLING

que nous venons d'applaudir dans *La Glace à Trois Faces*, le chef-d'œuvre de Jean Epstein, et qui après avoir tourné *Le Cabaret Epileptique*, d'H. Gad, vient de commencer avec Jean Renoir, *Tire au Flanc* !

De-ci, de-là, dans les Studios et ailleurs...

Cinq minutes avec René Leprince et trois cents

secondes avec René Barbéris

Boulevard Poissonnière, devant *Le Matin*. La foule est dense, les piétons se bousculent. Je me fraie un passage avec peine au milieu des badauds qui, la tête levée, regardent les façades du grand quotidien.

Un homme affairé marche à ma rencontre et passe à mes côtés. C'est René Leprince.

— Bonjour, et où allez-vous ainsi préoccupé ?

— Mais à mon bureau, où m'attend un important travail.

— Ah ! que préparez-vous ?

— Une grande croisière en Méditerranée, durant laquelle je tournerai les principales scènes d'un film maritime.

— Ah ! *Jean-Bart* ?

— Non, la réalisation de ce ciné-roman est remise à plus tard. Pour le moment, je prépare un film dont Jean-Louis Bouquet a écrit le scénario. Je ne puis vous en dire le titre, pour la bonne raison qu'il n'est pas encore définitif. L'action, extrêmement dramatique et pittoresque, se déroule vers 1810.

Actuellement, un grand voilier dans un bassin de radoub de Marseille, est entre les mains de plusieurs équipes d'ouvriers, qui le transforment en un navire de l'époque. Dès qu'il sera prêt, je m'embarquerai à son bord en compagnie de son équipage de flibustier, de mes interprètes et collaborateurs. Pendant de longs jours, j'irai au gré du vent, n'ayant que le ciel et la mer pour tout horizon.

— Et vos interprètes ?

— Ils sont déjà tous engagés. Jackie Monnier sera ma principale vedette, René Ferté le jeune premier. Les autres rôles sont confiés à Alec Gilles, André Marnay et Lou Raimond.

— Et vous serez de retour...

— ...dans cinq à six semaines, suivant les imprévus ; mais, je suis si pressé...

Ayant à peine quitté René Leprince, le hasard — dieu des policiers et des journalistes — me fit rencontrer René Barbéris, qui, lui, venait de quitter son bureau.

— Alors, qu'y a-t-il de neuf ? dis-je en lui serrant la main.

— Je suis de retour de Cannes, où j'ai tourné les extérieurs de *La Merveilleuse Journée*.

— Ah ! et que s'est-il passé durant ce séjour.

— Que voulez-vous savoir. La réalisation des plein-airs s'est déroulée dans le calme et la gaieté. Nous avons tourné à bord d'un superbe yacht, mis à notre disposition par un millionnaire américain. André Roanne et Dolly Davis y ont tourné d'importantes scènes, qui furent très réussies. Nous avons eu un temps splendide, soit à Cannes, soit à Saint-Tropez, où nous avons passé plusieurs semaines vraiment exquises. Maintenant, je travaille au montage du film, dont la présentation aura lieu prochainement.

— Et votre prochain film ? quel en est le titre ?

— Je suis bien en peine de vous répondre, pour la bonne raison que je cherche actuellement un sujet. Le scénario que je choisirai sera-t-il celui d'un drame ou d'une comédie ? je ne sais encore.

Sur ce, ayant pris congé de M. Barbéris, je regardais autour de moi, pour voir s'il n'y avait pas un troisième metteur en scène à interviewer.

Quelques instants avec Thommy Bourdelle pendant

Verdun visions d'histoire

De retour d'Allemagne après un long séjour à Berlin, Léon Poirier a repris, au studio Gaumont, la réalisation, momentanément interrompue, des intérieurs de *Verdun visions d'histoire*. Le décor représente aujourd'hui la salle principale d'un H. O. E. ou, si vous préférez, d'un hôpital d'évacuation de seconde ligne. Dans une baraque en planches, des lits blancs sont alignés. Quelques têtes émergent de la blancheur des draps. Certaines sont enveloppées d'un épais pansement. Au milieu des électriciens qui mettent en place les plafonniers, circulent quelques infirmières et brancardiers, tandis que le brave toubid, ayant vérifié son maquillage, se tient à la disposition du metteur en scène. Léon Poirier consulte son scénario. Ce n'est pas le moment de le déranger. Aussi, je m'approche de Tommy Bourdelle, qui, tout en personnifiant l'officier allemand, remplit les délicates fonctions d'assistant.

— Alors, ce séjour en Allemagne !

— Il fut excellent et nous y avons bien travaillé. Nous avons tourné là-bas toutes les scènes du film se passant sur le front allemand. Ainsi nous avons reconstitué le « Kasino de Stenay » qui fut durant la guerre le principal lieu de rendez-vous des officiers de l'armée du Kronprinz. D'ailleurs, nous eumes comme figurants ces mêmes officiers qui se montrèrent enchantés de tourner dans notre film. Léon Poirier obtint d'eux tout ce qu'il voulait : il les fit même défiler au pas de parade. Ils nous trouvèrent très dans la note Maurice Schutz et moi-même qui interprétons les rôles du maréchal d'Empire et de l'officier allemand.

Le major von der Lanker, qui fut officier d'ordonnance du Kronprinz pendant la guerre et qui fit de la figuration avec nous, reconnu en Maurice Schutz le véritable Von Hasseler (original nazi « richfig ») et me sacra moi-même « echt deutsche officier ». Nous avons tourné avec eux plusieurs des principaux épisodes de notre film. Maintenant après un court séjour à Londres durant lequel il présenta *la Croisière Noire* au Prince de Galles, Léon Poirier vient de reprendre la réalisation de ses intérieurs. Aujourd'hui, nous tournons une scène dans un hôpital d'évacuation. Albert Préjean, blessé assez grièvement, vient d'arriver des premières lignes et va être évacué vers l'arrière. Ces jours-ci nous tournons la maison Meusienne avec José Davert, l'arrivée du permissionnaire avec Pierre Nay et Jeanne-Marie Laurent et le bureau du vieux maréchal avec Maurice Schutz et moi-même. Enfin, dans quelque temps, Léon Poirier et ses collaborateurs partiront à nouveau pour Verdun où sera réalisée la partie la plus importante du film. D'ailleurs, je vous ferai signe à ce moment et j'espère que vous nous ferez le plaisir de venir passer quelques jours avec nous en la cité héroïque.

— Mon cher Bourdelle, je n'y manquerai pas d'autant plus que pour moi ce sera l'occasion d'un intéressant reportage dont je pourrais faire profiter les nombreux lecteurs de *Cinéma*.

Le premier tour de manivelle de l'Oublié

J'ai eu la bonne fortune d'être au studio de Billancourt lorsque Mme Germaine Dulac donna le signal du premier tour de manivelle de *l'Oublié*. Je savais que la réalisatrice de *l'Invitation au voyage* est une grande fantaisie, mais j'ignorais qu'elle poussait la fantaisie jusqu'à tourner simultanément dans deux décors assez éloignés l'un de l'autre.



Georges CHARLIA

tel que nous le verrons dans *La Grande Épreuve*. Nous applaudirons également cet artiste dans *l'Équipage* de Maurice Tourneur.

Curieux par profession, je m'étais mis à gauche de l'opérateur croyant ainsi ne gêner personne. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque Mme Dulac se tournant vers moi, me dit.

— Reculez-vous, car vous êtes dans le champ.

— Je suis dans le champ ? comment ça ! puisque l'appareil de prise de vues est dirigé face à ce décor et non de ce côté.

— C'est ce qui vous trompe. Paul Guichard et Bellavoine



Marco de GASTYNE, le réalisateur de *La Vie merveilleuse* de Jeanne d'Arc, n'oublie pas qu'il est peintre. Cet admirable effet de crépuscule traité en grisaille, atteste le soin artistique qui a été apporté par Marco de GASTYNE à la réalisation du grand film produit par NATAN et dont les extérieurs viennent d'être repris. Dès le début de mars, les intérieurs seront réalisés aux studios NATAN, rue Francœur.

LES FILMS PRÉSENTÉS

Du 15 Novembre au 31 Décembre, 50 films ont été présentés à Paris se répartissant comme suit :

FILMS	AMÉRICAINS	ALLEMANDS	FRANÇAIS	TOTAUX
Drames	5	5	5	15
Comédies	7	6	1	14
Grands documentaires	0	0	0	0
TOTAL	12	11	6	29

La Petite Vendéuse

D'après la nouvelle de K. Norris.
Adaptation à l'écran de Hope Loring. Mise en scène de Sam Taylor.
Vedette : Mary Pickford.

C'est un film agréable, sans prétention, et qui n'a qu'un souci : distraire. Il me semble bien que ce but a été largement atteint. Pourquoi y chercher autre chose ? Le sujet est conventionnel et banal ; mais il compte si peu dans le film, qu'il n'existe que par mille détails gais et humoristiques.

Sans doute, nous connaissons cette histoire de *La Petite Vendéuse* d'un grand magasin, qui s'amourache d'un autre employé, lequel n'est autre que le fils du patron. Refus des parents. Larmes et puis finalement, mariage. C'est peu, mais c'est charmant. Il y a tant de jeunesse, d'agrément, dans ce film. Les détails d'animation d'un grand bazar new-yorkais, l'amusant retour en camion, une famille bien typée, la soirée sous la pluie, la vie de la rue, les gens, leurs sentiments, tout cela est observé avec le souci de la vérité et aussi celui de distraire. Le metteur en scène de ce film, Sam Taylor, le réalisateur habituel des productions d'Harold Lloyd, a montré une fois de plus son sens du cinéma et de l'observation.

Les admirateurs forcenés de Mary Pickford trouveront qu'elle ne tient pas beaucoup de place, cette fois, dans le film. C'est assez juste. D'habitude un film est pour elle. Aujourd'hui, elle joue dans un film, avec émotion, avec sentiment, mais elle n'est pas tout. Avec elle, un nouveau jeune premier, qui a des qualités : Charles Rogers. De bons acteurs de premier plan les accompagnent : Lucien Lietlefield, très drôle ; Sunshine Hart, naturelle ; Carmelita Geraghty, qui a de la ligne et des jolies jambes ; Hobart Bosworth, rude, mais sympathique ; Mack Swain, juge inénarrable.

(Production Américaine United Artists).

Sunya

Drame adapté de la pièce de Marcin et Guernin.
Réalisation d'Hugo Ballin. — Vedette : Gloria Swanson.

Sunya, fille d'un banquier acculé à la faillite, se voit contrainte à choisir l'une des trois voies vers lesquelles la pousse son destin : épouser un millionnaire, qui sauvera son père, ou devenir une cantatrice célèbre, ou suivre le chemin de son cœur vers l'Argentine. Un indien, diseur de bonaventure, lui montre, sur une boule de verre, ce que sera sa vie dans chacun de ces trois cas. Et comme seul l'amour saura lui apporter le bonheur, c'est à cette décision — la plus agréable — qu'elle se rangera.

Ce scénario a été cinématographié avec un certain luxe de technique et de mise en scène. Le découpage, particulièrement soigné, ne contient pas de longueurs et aussi bien l'ensemble que les détails sont irréprochables. Il faut particulièrement admirer la lumière douce et onctueuse, qui donne à toutes les images une réelle valeur artistique.

Gloria Swanson, un peu irrégulière depuis quelque temps, est tout à fait remarquable. Son partenaire, John Boles, est sympathique.

(Production Américaine United Artists).

La Grande Alarme

Réalisation de William Night, avec Charles Ray et May Mac Avoy.

Film à clou. Le clou, ou plutôt les clous, sont des incendies gigantesques, que combat avec un courage et une ardeur infatigable, la fameuse brigade de feu new-yorkaise. Toutes les parties de mouvement et de document qui se rapportent aux exercices des pompiers américains et à leur lutte contre le feu, sont pleines d'intérêt. Malheureusement, l'œuvre se complique d'un scénario un peu naïf. Il y a aussi le coloriage des scènes d'incendie et autres, qui retarde un peu ! Dans l'ensemble, c'est un excellent film, qui intéressera et parfois passionnera.

Charles Ray et la délicieuse May Mac Avoy, se tirent parfaitement des rôles, assez délicats à interpréter.

(Production Américaine Metro-Goldwyn-Mayer.
Edition G. M. C.).

Le Chevalier Casse-Cou

Film d'aventures.

Albertini est propriétaire. On aime sa crânerie, son mépris du danger. Ici, il fait mille acrobaties dans le but de sauver une adorable jeune fille des bras d'un horrible aventurier. Il y réussit. Tant mieux. Et c'est très amusant.

(Production Allemande A. A. F. A. - Edition Super-Film).



Type d'Arabe caricaturé par Joé HAMMAN, pendant les prises de vues de *Sous le Ciel d'Orient*.

Cœurs de Champion

Comédie Américaine avec Billy Sullivan.

Du sport et un peu d'amour. Des gags, du mouvement. Bon ensemble de première partie.

(Edition Rouhier).



JEAN DURAND et quelques interprètes de *l'Île d'Amour*, sur le paquebot qui les ramène de Corse.

Le Brigadier Gérard

D'après Conan Doyle.

Réalisation de Donald Crisp, avec Rod La Rocque et Phyllis Haver.

Un film américain qui se passe en France, sous Napoléon, c'est-à-dire vers 1805. C'est une agréable comédie d'aventures, un peu dans le genre de certains Douglas. Il y a des traits amusants et des scènes très réussies. La reconstitution ne manque pas d'habileté, agrémentée d'une technique très moderne, comme celle qui anime les scènes de nuit. On y voit comment un jeune domestique d'auberge devient, grâce à ses services rendus à l'Empereur, colonel, et épouse une authentique comtesse. Rod La Rocque est drôle et brillant. Il imite parfois Douglas... Phyllis Haver, gentille, mais un peu "aérienne"; Emile Drain a tourné en France le rôle de Napoléon, parfaitement raccordé, et joue avec sa maîtrise habituelle.

(Production Pathé-De Mille. — Edition Erka Prodisco).

Jeux de Prince

Comédie-opérette avec Harry Liedtke.

Ce film rappelle *Monsieur Joseph* et met en scène le même empereur. Il s'agit ici d'une aventure de jeunesse. La technique et la photo sont remarquables et nous prenons plaisir à l'histoire, bien qu'elle nous soit connue. Harry Liedtke est un prince bon enfant et Xenia Desni une séduisante et rondelette fille du peuple.

(Production Allemande A. A. F. A. - Edition Super-Film).

Les Transatlantiques

D'après la pièce d'Abel Hermant.

Réalisation de Pièrre Colombier. Directeur artistique : Diamant Berger.

Un film français de tendance gaie !... O rareté ! Pièrre Colombier a soigné cette adaptation de la pièce bien connue du nouvel académicien. On y trouve des éléments excellents, tant pour l'exécution que pour l'interprétation. La technique est de bon aloi, supérieurement dotée d'un montage genre américain, sans longueur et d'une photographie très lumineuse... Danièle Parola, charmante américaine ; Pépa Bonafé, très entraîné ; Aimé Simon-Gérard, sportif et chic ; Jean Dehelly, jeune yankee très délégué, sympathique et amusant, et Jim Gerald, millionnaire classique, sont les excellents interprètes de cette œuvre franchement agréable.

(Edition Aubert).

Riviera, "page de la vie moderne"

Réalisation d'Erich Schonfelder.

Une œuvre curieuse, non par le sujet, parfois compliqué, mais par la manière dont les Allemands ont su nous présenter notre Riviera et par la technique utilisée pour nous la montrer. Toute la partie documentaire, tant sur les paysages que sur la roulette de Monte-Carlo, est de réelle qualité. L'interprétation est bonne, avec Harry Liedtke, Jean Bradin, Erna Morena, Paul Ott., etc...

(Production Allemande Panuropa-Film. - Edition Rouhier).

Un Homme passa

Film d'Erich Schonfelder, avec Jean Bradin.

Même réalisateur, mêmes artistes, même cadre que *Riviera*. Les deux films furent tournés en même temps. A part le sujet, ils se ressemblent. Ce n'est pas un défaut.

(Production Allemande Paneurop-Film. - Edition Rouhier).

Sa Majesté l'Amour

Comédie Allemande.

L'opérette viennoise — Le Prince — mais pas de bergère. Une simple jeune fille noble, ruinée. La seule originalité ici, c'est la réalisation faite par Robert Wiene. Mais, où sont *Caligari* et *Les Mains d'Orlac* ? Interprète : Harry Liedtke, toujours sympathique.

(Edition Rouhier).

Vanité

Drame de Donald Crisp.

Film américain courant, non dénué d'intérêt. Scénario conventionnel, mais bien réalisé. Leatrice Joy et Charles Ray y sont parfaits. C'est un bon film.

(Edition Erka-Prodisco).

Studio Secret

Comédie avec Olive Borden.

Ce film, qui se déroule dans des milieux artistiques new-yorkais, au village de Greenwich, a été fait surtout pour mettre en valeur la beauté et les charmes plastiques d'Olive Borden. On y a parfaitement réussi. De beaux déshabillages suggestifs. Un très joli film d'atmosphère, d'une certaine atmosphère, qui plaira à tous les publics.

(Production Américaine Fox).

Pierre AUTRÉ.



Jean CASSAGNE vient de terminer à Nice *La Pardonée* d'Eugène BARBIER. On le voit régler ici une scène avec Georges PÉCLET.

ACTUALITÉS

COMPÉTENCE !

On peut être, naturellement, un excellent commerçant sans être pour cela un *érudit*.

Mais tout de même, quand on s'intitule brusquement « directeur de spectacles », il ne faut pas trancher de tout avec une autorité de professionnel quand on vendait, deux mois auparavant, de la ferraille ou des « gentiane-citron » !

Il y a quelques mois, un impresario de mes amis avait acquis les droits de représentation de *La Dame de chez Maxim's*, le fameux vaudeville.

L'impresario s'efforçait de caser son spectacle en périphérie. Il alla lui-même voir les directeurs de la plupart des salles de banlieue.

Il surgit ainsi à... X où se trouve un magnifique Cinéma pourvu d'une scène où l'on donne chaque semaine un spectacle théâtral. Il avisa le directeur.

— *La Dame de chez Maxim's* ? bougonna celui-ci. Encore une stupidité copiée sur le *Chasseur* du même ! Enfin... on peut voire... Bon titre ! J'achète les spectacles sur leur titre ! Combien le vôtre ?

— Ici un chiffre que notre discrétion nous incite à ne pas rapporter.

— Bigre ! riposta notre homme. Trop cher !

— Dame... 18 artistes !

— 18 ?... Pas besoin de tant, ici. 9 ou 10, ça suffit !

— Mais pour jouer proprement la pièce, il faut 18 acteurs !

— C'est vous qui prétendez ça ! gronda dédaigneusement le maître des destinées artistiques de... X !

18 acteurs ! Vous allez voir que moi, je vais vous arranger ça à meilleur compte ! Appelez-moi les rôles de votre petite machine.

L'impresario qui avait un *trou à boucher* dans son itinéraire se fit patient.

— Côté des hommes, d'abord. Il y a Petitpont, le rôle principal...

— Un !...

— Le vicomte.

— Deux !

— Le docteur Montgicourt.

— Trois !

— Le général ..

— Un général ? clama le directeur... Pas d'officiers supérieurs ici : on n'aime pas les voir sur la scène. J'ai un public pacifiste.

— Mais, c'est un rôle capital !

— M'en f... iche. Enlevez le général ! Après ?

— Le domestique... murmura l'impresario, au supplice.

— Quatre !

— Les deux témoins...

— Six !

— Les quatre officiers de la soirée.

Le directeur se fâcha.

— Je vous ai dit *pas d'officiers* ! Vous avez compris, je pense ? Enlevez encore ces quatre-là...

— Mais...

— Pas de « mais ». Ensuite ?

— Le curé...

Le visage du « patron » devint cramoyé.

— Vous êtes fou, hurla-t-il. Un curé, ici ?... Vous voulez donc qu'on casse tout dans la salle ? Pas de curé sur la scène ! Ils sont anticléricaux ! Enlevez le curé !...

C'est tout pour les hommes ? Eh bien, vous voyez : 5 militaires et 1 curé, ça fait 6 de moins... Nous sommes revenus à 12 acteurs ! Côté des femmes, à présent !

L'impresario était fixé. Mais il se domina pour entendre la fin.

— La même Crevette, la cocotte, poursuivit-il, imperturbable.

— Crevant ! Ils aiment ça, ici !

— La femme de Petitpont. Puis, la vieille marquise...

— Pas de marquise ! vitupéra le directeur. Public démocratique... a horreur des « ci-devants ». Enlevez la marquise...

Et, se frottant les mains, le « compétent » ajouta, malicieux et suffisant :

— Je vous dis qu'on va arriver à la jouer à 8, vot' petite machine...

L'impresario n'a pas insisté...

Le « Ralenti... » au music-hall !

Le cinéma déteint sur la scène ! J'ai assisté, il y a quelques semaines, au Royal-Cinéma de Nogent, à une représentation dont le programme comportait également une attraction, comme le veut la coutume locale.

Cette attraction se composait de deux acrobates burlesques, fort intéressants.

Visitant sans nul doute plus particulièrement les théâtres de projection, ces deux artistes avaient voulu mêler un peu de « 7^e Art » à leur travail athlétique...

Le résultat obtenu mit la salle en joie. Leur numéro achevé (avec un réel succès...), l'un des deux personnages, quand le rideau se releva pour un légitime rappel, fit au public l'annonce suivante :

— Nous allons terminer par une courte démonstration de *lutte japonaise*.

Et les deux comparses de s'empoigner, de se bousculer de leur mieux, jusqu'à ce que les épaules de l'un des deux touchât le plancher de la scène.

— Gagné ! clama le vainqueur.

— Non ! riposta le vaincu. Mes épaules n'ont pas touché.

— Si !!

— Non !!!

Tumulte dans la salle.

— Elles ont touché !... Touché !... hurlaient les titis.

L'artiste vainqueur vint derechef à la *rampe*.

— Mesdames et messieurs, fit-il, imperturbable, il y a contestation. Mon camarade prétend n'être pas vaincu selon les règles admises. Eh bien, pour vous fixer sur ce cas litigieux, nous allons recommencer la lutte... *au ralenti* !

Et les deux acrobates de mimer derechef leur joute, en singeant la lenteur. Caractéristique du procédé « *grande vitesse* » de la prise de vues... émaillé, naturellement, de quelques trauvailles de leur crû !

C'était irrésistible, je vous assure...

JACQUES FAURE.



MARIE BELL

sociétaire de la Comédie-Française,

que nous applaudirons prochainement dans *Madame Récamier*,

le nouveau film de Gaston Ravel, édité par Franco Film

la production tchécoslovaque

PRAGUE, Février 1928.

Il est bon, il est indispensable, d'apprendre aux ciné-
philes français l'existence d'un cinéma Tchéque.

Trop longtemps le public européen nous a cru
arriérés au point de vue cinématographique, nous qui,
dans les autres domaines de l'art et de la poésie, avons
fait nôtres, hardiment, tous les poèmes nés du moder-
nisme, toutes ses beautés et jusqu'à ses folies, jusqu'à ses
extravagances, nous qui sommes les compatriotes d'un
R. Tchépek et d'un Volker, le public européen a eu
tort. Un cinéma tchécoslovaque existe. Un mouvement
pour le film vrai, artistique, libre et propre, se développe
magnifiquement dans notre pays, grandit de jour en jour,
se fortifie, s'affirme en face de l'étranger.

Dernièrement, il m'a été donné de lire l'article d'un
savant historien français sur la jeunesse tchèque. Passant
en revue les différentes influences auxquelles nos jeunes
gens sont sujets, il insistait particulièrement et justement
sur l'influence du cinéma américain. Effectivement,
depuis 1918, la "picture" californienne règne sur nos
écrans. 70 % de tous les films projetés chez nous, ces
dernières années, étaient d'origine américaine.

Pendant dix ans, nous fûmes gavés de films améri-
cains, bons et médiocres. A l'école des acteurs et des
écrivains américains se forma une jeunesse Tchéque
sportive, vaillante, dure à la tâche et fort peu soucieuse
de "bouquins", de "principes". Tout en rendant jus-
tice aux qualités de la production américaine, nous esti-
mâmes un jour qu'il serait bon de faire connaître à notre
public les films européens, techniquement parlant plus
modestes, certes, mais plus humains aussi, plus "intel-
lectuels".

En 1927, la part de la production allemande dans
notre cinégraphie, se chiffre déjà par 25 %. Et il nous
fut donné de voir de bons films français, que nous aime-
rions encore plus nombreux sur nos écrans : *Napoléon*,
Michel Strogoff, *Poil de Carotte*, *Antoinette Sabrier*,
Casanova. Et le cinéma national tchécoslovaque naquit.

En 1927, l'on a tourné 21 films tchécoslovaques, de
caractère nettement national, voire "local". Le meilleur
de ces films, la *Secktanura*, réalisé, à Prague, par un
jeune cinégraphiste austro-italien, M. Medeotti, passa
sur tous les écrans d'Allemagne et eut beaucoup de
succès. M. Medeotti prépare actuellement un grand film
international, qui sera tourné à Berlin avec des vedettes
Tchèques. Il convient encore de citer un film de M.

Auton, *Krecwarka*, réalisé en 1926 (3.000 mètres).
Pour mémoire, citons les adaptations de romans du bon
écrivain I. Hermann, curieuses reconstitutions de la vie
"petite-bourgeoise". Les principaux metteurs en scène
Tchèques sont : Auton, directeur-éditeur de l'excellent
"Electa-Journal", et Tirnansky ; les principales vedet-
tes : Buriex, Pistek, Mme Nedosinska, Hasler, Mme
Ondrakova.

Il existe à Prague deux studios : "A. B." et "Ka-
valirska", fort bien outillés tous les deux. Il y a dans
notre pays 1.100 salles obscures, dont 96 à Prague. La
presse cinématographique est nombreuse : "Zpravodaj",
organe des directeurs de salles, qui publia dernièrement
mes articles sur le cinéma français ; "Tilmowy Zpra-
vodaj", "Bio-Journal", « Film ». Un « Ciné-Club »
s'est fondé à Prague, qui fait un effort intéressant pour
le film d'avant-garde et où M. Jean Mitry, critique de
la "Revue Européenne", viendra prochainement parler
du film français, d'Epstein, de Cavalcanti, de Clair.

Le Cinéma Tchéque sera. Nous avons compris toute
la beauté de la musique visuelle de l'art encore vierge.
Nous voulons travailler, améliorer notre production,
lutter contre la routine, faire chaque jour des progrès.

Nous possédons d'admirables décors naturels : les
Carpathes, la Slovaquie, pays charmants aux petits vil-
lages clairs et souriants, aux vastes et vertes forêts, aux
rochers fantastiques, les grandes cités industrielles, où
tout est vie, fougue, travail, où des grandes machines
pétrissent et digèrent l'acier, le fer et le plomb, et nous
sommes un pays neuf, un peuple tout jeune. Nous serons
victorieux. Que nos amis Français nous fassent con-
fiance ! Et qu'ils nous aident !

Tet MOLAS.

Mario P ARPAGNOLI

L'EXCELLENT artiste cinématographique italien Mario Parpagnoli
vient d'arriver à Paris, après une longue tournée de plusieurs années
dans l'Amérique du Sud. Nous avons pu nous entretenir quelques ins-
tants avec lui :

— C'est en 1923, nous dit-il, que je partis pour l'Amérique du Sud. On
m'avait demandé de paraître sur la scène des établissements qui passaient
mes films. Je parcourus ainsi le Brésil, l'Argentine, le Chili, la Havane.

« A Buenos-Ayres, j'interprétai pour la Sociedad General Cinematogra-
fica, un film de caractère argentin, El Caballero de la Rambla, puis je diri-
geai et interprétai pour mon compte plusieurs films, dont l'un d'eux, Galle-
guita, passa dans plus de quatre cents salles. »

Mario Parpagnoli a l'intention de se fixer à Paris, où il espère pouvoir
déployer utilement son activité artistique, soit comme interprète, soit comme
réalisateur.



Photo G.-L. Manuel frères.

MARIO P ARPAGNOLI

l'artiste cinématographique et metteur en scène qui vient d'arriver à Paris,
après une longue tournée dans l'Amérique du Sud.

ECHOS ET INFORMATIONS

"Madame Récamier" à l'Opéra

La Commission des films de l'Opéra, ayant assisté à une présentation, en séance privée, de *Madame Récamier*, a décidé que ce film, adapté, comme on le sait, de l'œuvre de M. Edouard Herriot, par MM. Gaston Ravel et Tony Lekain, serait présenté à l'Opéra, avec une partition spéciale, écrite par M. Noël Gallon, grand prix de Rome.

C'est probablement en juin que ce film passera à notre Institut de Musique et de Danse.

Félicitons les réalisateurs de *Madame Récamier*, ainsi que M. Robert Hurel, l'actif administrateur de la Franco-Film, pour cette nouvelle victoire remportée par le film français.

"Préméditations" en Amérique

Une nouvelle qui nous comble de joie nous est confirmée par M. Roger Weil, le sympathique directeur de la Superfilm : *Préméditations*, le film si curieux et si original de E.-C. Paton, a été acheté par l'Amérique.

Rappelons que c'est notre revue "Cinéma" qui, après avoir signalé dans ses colonnes l'œuvre de E.-C. Paton, la présenta pour la première fois au cours de sa séance donnée le 28 novembre, au théâtre du Château-d'Eau.

La distribution de "L'Occident"

Voici la distribution définitive de *L'Occident*, le grand film que Henri Fescourt va tourner pour Cinéromans-Films de France d'après l'œuvre d'Henry Kistemaekers :

Claudia Victrix, Jaque Catelain, Lucien Dalsace, de Bragatide, Jeanne Méa, Renée Veller, Andrée Rolane, Paul Guidé, Labry, Raphaël Liévin, Allibert.

Beaumarchais à l'écran

Gaston Ravel, ayant à peine terminé *Madame Récamier*, a commencé le découpage de son prochain scénario, qui sera inspiré du tryptique de Beaumarchais : *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro* et *La Mère coupable*.

Une distribution de premier ordre groupera les noms des artistes les plus célèbres et des plus jolies femmes de l'écran français.

Tony Lekain, collaborateur habituel de Gaston Ravel, réunit déjà la documentation nécessaire à cette importante production.



Michèle VERLY que nous verrons prochainement dans *Le Passager* et *La Grande Epreuve*, est une des plus charmantes abonnées de *Cinéma*.

Jean Angelo dans "Une Java"

Jean Angelo vient de rentrer à Paris, après avoir tourné à Berlin un film de caractère russe, *Vera Mirtzeva*, mise en scène par Meiniert, avec Maria Jacobini et Warwick Ward.

Le célèbre artiste français a été aussitôt engagé pour tourner sous la direction de Size, *Une Java*. Les premières scènes ont été réalisées au début de février.

Dans la Légion d'Honneur

Nous apprenons avec plaisir que M. Jean Renouard, notre aimable confrère critique cinématographique au *Journal des Débats*, qui est également un délicieux poète, vient d'être nommé, à ce titre, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Tous nos compliments.

Un accord cinématographique

Un accord extrêmement important vient d'être signé entre l'Alliance Cinématographique Européenne et la Société Générale de Films. Aux termes de cet accord, l'A. C. E. s'assure la distribution des productions de la S. G. F., productions dont la haute qualité a forcé les frontières et s'est imposée sur les écrans du monde entier.

Le même accord a été signé par la Société U. F. A., qui distribuera en Allemagne et dans les Pays Centraux les films de la S. G. F.

La première manifestation tangible de cette entente sera la présentation par l'A. C. E. de deux films des plus remarquables du marché français actuel : *Jeanne d'Arc*, de Carl Dreyer, et *L'Equipage*, de Maurice Tourneur.

Nous transmettons nos félicitations à M. Gaston Caval, directeur-administrateur de l'A. C. E., dont l'activité et l'énergie ont permis ce splendide résultat, et à M. de Théobald, directeur des Services Etrangers de la U. F. A., qui a su mettre la dernière main, durant son court séjour à Paris, à un accord de cette importance.

"La Grande Epreuve"

Le film Jacques Haïk, *La Grande Epreuve*, relatant les divers épisodes de la guerre de 1914, et réalisé par MM. Dugès-Delzescouts et Ryder, vient d'être acheté pour la France par la Société Française Paramount, qui en assurera la distribution.



Alice TISSOT (à gauche), Max de RIEUX, Andrée BRABANT et deux collaborateurs, se reposent entre deux scènes de *La Cousine Bette*, que vient de terminer Max de Rieux.

Qui sera le 600.000 ?

Une curieuse statistique révèle que plus de 500.000 personnes ont vu à l'heure actuelle le fameux *Ben-Hur* à Madeleine-Cinéma. La direction des théâtres Gaumont Loew-Metro a l'intention de fêter d'une façon tout à fait spéciale, la 600.000^e personne qui verra Ramon Novarro dans la plus formidable de ses créations. Nous en reparlerons en temps utile.

Génina tourne "Scampolo"

Augusto Génina, l'excellent metteur en scène de *La Femme en Homme*, *d'Adieu Jeunesse*, de *L'Esclave blanche* et de *Tolotte et sa Chan-e*, a commencé pour Cinéromans-Films de France, la réalisation d'un nouveau film : *Scampolo*, adapté de la pièce de Dario Nicodemi.

L'interprète principale est Carmen Boni, dont nous avons admiré déjà le fantaisiste et souple talent. Les principaux protagonistes sont : Livio Pavanelli, Hans Junkermann, Lia Gristhy et Clara Barthell.

Les prises de vues de *Scampolo* se déroulent à Rome. Nous verrons dans cette œuvre qui promet d'être sensationnelle, les aspects grandioses de la ville que Stendhal déclarait être la plus belle du monde.

Les Frères Warner à Paris

Nous apprenons l'arrivée à Paris de M. Harry Warner, président de la Société Warner Bros., accompagné de son frère, M. Jack Warner, chef de la Production Warner Bros., et de M. Zanuck, son assistant.

La réalisation de la Production 1927-28 ayant été terminée en dix mois, les Frères Warner profitent du répit qui leur est accordé pour faire une tournée en Europe.

Ils ont d'abord visité leur Maison de Londres. Dès leur descente du train à Paris, il se sont rendus à la Compagnie Vitagraph de France, dépositaire de leurs films, dont ils visiteront les Agences régionales. Leur voyage en Europe se terminera par la visite de leurs succursales et agences de Berlin, Vienne, Prague.

L'Herbier va réaliser "L'Argent"

Marcel L'Herbier va réaliser immédiatement un film de grande importance tiré de *L'Argent*, le fameux roman d'Emile Zola.

Par suite d'un accord intervenu entre la Société des Studios Réunis et la Société des Cinéromans — Films de France, ce film sera produit avec tous les moyens artistiques et techniques désirables.

Il sera édité dans le monde entier par la Société des Cinéromans.

Nous donnerons prochainement des détails sur la collaboration technique et la distribution de ce film qui s'annonce comme un des plus importants à beaucoup de points de vue, de la production française de 1928.

Dès aujourd'hui nous devons nous réjouir qu'on mette enfin à la disposition de Marcel L'Herbier, l'éminent réalisateur d'« El Dorado » et du « Vertige », tous les moyens actuellement nécessaire pour permettre au poète de l'écran qu'il a toujours été de réaliser une œuvre qui rehausse encore le prestige du film français.

"Nostalgie" sur les boulevards

Le très beau film de la Sofar *Nostalgie*, dont nous avons plusieurs fois parlé, vient de sortir en exclusivité à l'Omnia avec un grand succès.

Un roman illustré adapté du film sera publié prochainement par une de nos meilleures maisons d'Editions littéraires.

A la First National

M. F. Rose vient d'être chargé du service de la publicité à la First National Française.

Ce dont nous le complimentons cordialement.

Le nouveau film d'Epstein

Jean Epstein, qui vient d'obtenir deux très beaux succès avec *Six et demi onze* et *La Glace à trois faces*, commencera ces jours-ci *La Chute de la maison Usher*, d'après le conte fantastique d'Edgar Poë. Les premiers essais ont déjà eu lieu.

Danielle Parola victime d'un accident

Danielle Parola a dû abandonner quelques jours son rôle dans *La Danseuse Orchidée*, qu'elle vient de tourner sous la direction de Léonce Perret.

Celui-ci, en effet, avait écrit pour Danielle Parola un rôle de capitaine de girls plein de fantaisie et de gaieté ; puis il voulut, au cours d'une grande scène dramatique du film, l'« incendie d'un music-hall » la faire danser au milieu des flammes.

Danielle Parola, costumée de plumes, n'hésita pas à demeurer sur le plateau complètement entourée par le feu. Léonce Perret, enthousiasmé par le jeu dramatique de son interprète, la fit revenir deux fois sur le plateau, mais aveuglée par la fumée, Danielle Parola fit une chute malheureuse et ne dut son salut qu'au dévouement d'un pompier qui se précipita dans les flammes et put l'en retirer sans dommages. L'artiste fut blessée au genou.

Après quelques jours de repos, Danielle Parola put reprendre son travail.

Ajoutons que *La Danseuse Orchidée* est aujourd'hui complètement terminée et que Léonce Perret en achève le montage à Nice.

Maladie

Nous apprenons que M. Daniloff, le sympathique administrateur de la Pax Film, est tombé gravement malade au retour d'un voyage à Berlin. Il a été transporté dans une clinique, où il a été opéré.

M. Daniloff est actuellement en bonne voie de guérison. Nos meilleurs vœux de prompt rétablissement.

Les meilleurs films de 1927

Notre confrère *Cinéa-Ciné pour tous*, vient de faire désigner, par voie de concours public, les cinq meilleurs films programmés l'an dernier. Ce sont, dans l'ordre des votes : *Variétés*, *La Grande Parade*, *Le Joueur d'Echecs*, *Le Batelier de la Volga* et *Michel Strogoff*.

Ont été désignés à la suite : *La Veuve Joyeuse*, *Moana*, *Jazz*, *La Femme nue*, *La Châtelaine du Liban*, *Carmen*, *La Grande Duchesse* et le *Garçon d'Etage*, *L'Homme à l'Hispano*, *Le Pirate Noir*, *Jim le Harponneur*, *Le Maître du Logis*, *Nitchevo*.

Terres Rouges

Notre excellent confrère et ami C.-F. Tavano vient de publier chez Tallandier un roman sur la Corse, *Terres Rouges*. Ce beau titre symbolique, que l'écran sollicite, résume une action âpre et violente, ennoblée d'amour et tachée de sang. Livre d'atmosphère où l'on retrouve toute la poésie — un peu brutale — de la terre corse, et qui sera lu par tous les vrais amants de nos paysages de lumière.

Eric Barclay à Munich

Eric Barclay nous informe de Munich qu'il tourne chez Emelka *Le Joueur de dominos de Montmartre*, avec Maurice de Féraudy et Suzy Vernon. Les extérieurs seront tournés fin février à Paris. Metteurs en scène : Seitz et Willy Reiber.

C'est vers cette époque que nous verrons à Paris *Le Bateau de Verre* (Productions Milliet), où Eric Barclay a pour partenaires André Nox et Françoise Rosay.

Dont acte

Le portrait de la regrettée Claude France ainsi que les photos de Gaston Ravel et Tony Lekain, publiés dans notre dernier numéro, sortaient des ateliers G.-L. Manuel frères.

NOUVELLES DE L'ETRANGER

ALLEMAGNE

(Correspondant particulier de *Cinéma* : George-Otto Stindt, Belleallian-estrass, 100, Berlin S.W. 61).

Pour obvier à l'embouteillage

Un problème embarrassant se pose : La limitation du temps entre la production et l'exploitation. A ce sujet, le rapport d'Oscar Messter (le Lumière allemand), au DKG (Société cinématographique allemande), a fait sensation. Les membres de la DKG avaient déclaré :

« Nous n'avons pas intérêt à la limitation du temps, nous sommes des fabricants et voulons vendre nos produits le plus possible. »

Malgré cette déclaration, la question devient de plus en plus pressante et une solution s'impose : voici pourquoi :

Pendant l'année 1927, plus de 500 films sont passés à la censure : 232 films allemands, 187 films américains et 84 films d'origine étrangère. Où sont les théâtres qui peuvent projeter cette montagne de pellicules ?

Transformation et fusion

Un événement très important au point de vue commercial est la transformation de la Pœbus de Berlin et sa fusion avec l'Emelka Film A.G. de Munich. On annonce également le passage du directeur Corell à l'Ufa et du directeur Fritzsche de la First National à la Phœbus-Film A.G.

Premières à Berlin

Au Mozartsaal un film d'Ufa : *Gustave Mond* (1), mise en scène et rôle principal : Reinhold Schuenzel ; *Le Grand Numéro*, un film Metro-Goldwyn ; et *Violantha*, un film d'Ufa avec Henny Porten. A Ufa-Palast am Zoo : *Le Grand Saut*, un film d'Ufa avec Leni Riefenstahl, metteur en scène D' Fanck, puis un film de la National Film qui eut un énorme succès : *Le Grand Frédéric*, avec Otto Gebühr ; metteur en scène Lamprecht. A L'Ufa Pavillon : *Nature et l'Amour*, un film d'Ufa d'un haut enseignement et admirablement réalisé. Au Kurfürstendamm : *New-York, Roi du Jazz*, puis un film d'Ufa : *La Demoiselle de la Caisse 12*, avec Dina Gralle et *Morale*, un film très comique de la Matador, avec Ellen Richter. Au Gloria Palast : *Paname*, le film réalisé par Malinkoff, d'après le roman de Carco, " Les Innocents ", avec Ruth Weyher, Lia Eibenschütz, Jaque Catelain et Charles Vanel, et un film très remarquable d'Eichberg-Ufa : *Les Serfs*, avec Mona Maris et Heinrich George, le célèbre acteur allemand.

Au Capitol, *Le Gaucho*, avec Douglas Fairbanks ; *Prince ou Pitre*, de la Phœbus film, d'après le roman de Maurice Dekobra, metteur en scène Rasumny ; et le fameux film Fox : *Au Septième Ciel*, de Frank Borzage.

Au Beba-Palast, la belle production de Terra-Film : *La Reine Louise*, du metteur en scène Carl Grune, avec Mady Christians.

Au Tanentzien-Palast : *Deux sous le Ciel*, un film DLS, avec Jean Murat et Margarete Schlegel, mise en scène du D' Guter ; *Marie Stuart*, avec Magda Sonja, une grande production de la National Film, et *Sunya*, le film d'United Artists, avec Gloria Swanson.

(1) Nous traduisons littéralement les titres des films allemands sans juger des titres sous lesquels ils pourront passer en France.

Au Primus Palast : *L'Etudiant Mendiant*, un beau film de L'A.A.F.A., avec Harry Liedtke et *Belphegor*, le film mystérieux des Cinéromans, mise en scène de Desfontaines.

Au Marmorhaus : *Manège*, un film extraordinaire de Defu, metteur en scène Reichmann, avec Mary Johnson et Curt Gerron.

Au Emelka-Palast : *Hoganss rue*, film de Warner Broth et *La Ville des mille Joies*, metteur en scène Carmine Gallone, avec Paul Richter et Renée Héribel.

Premières annoncées

Production Ufa : *La Forme Mystérieuse*, mise en scène de E. Waschneck, avec Suzy Vernon, Walter Rilla et Michael Bohnen, le célèbre chanteur, *Le Miroir Mystérieux*, avec Fritz Rasp, Felicitas Malten et Rina de Liguoro ; metteur en scène Carl Hoffmann ; *Dona Juana*, mise en scène de Paul Szinner, avec Elisabeth Bergner et Walter Rilla ; *Parisiennes*, mise en scène de Molander, avec Ruth Weyher et Miles Mander. Production Ama-Film : *Abraune*, avec Brigitte Helm et Paul Wegener.

Production National-Film : *Le Saut dans la Fortune*, mise en scène de Genina, avec Carmen Boni et André Roanne.

Films en préparation

A l'Ufa : *Lotte*, mise en scène de Froelich, avec Henny Porten et Anton Pointner ; *L'Espion*, mise en scène de Fritz Lang, avec Fritz Rasp, Lien Dyers, Gerda Maurus, Willy Fritsch ; *Looping the Loop*, mise en scène de A. Robison, avec Werner Krauss et Jenny Jugo. *Adam et Eve*, mise en scène de R. Biebrach et R. Schuenzel ; *Chaines*, production Eric Pommer (pour l'Ufa), mise en scène de Joe May, avec Gustave Froelich.

A l'A.A.F.A. : *Mon ami Harry*, mise en scène de Max Obal, avec Harry Liedtke et Maria Paudler.

A l'Emelka, *Artistes*, mise en scène de G. Von Bolvary, avec Mary Johnson et Werner Fuetterer.

A la Defu, *Thérèse Raquin*, mise en scène de Jacques Feyder, avec Gina Manès et H. A. Schletton. *Mariette dansant*, mise en scène de Friedrich Zelnik, avec Lya Mara et Louis Lerch.

A la Fox-Film, *Héritiers de Dykerpott*, mise en scène de Hans Behrendt, avec Fred Solm et Lotte Loring.

A la National-Film, *Procès sensationnel*, mise en scène de F. Feher, avec Magda Sonja.

A la Jacoby, *Le Farceur*, avec Elga Brink, Renée Héribel et Mail Manders.

ITALIE

Les premières à Rome

La direction du cinéma Capranica a donné quelques représentations du *Don Quichotte*, de la Palladium, pour les étudiants. Les journaux publient des éloges mitigés de ce film, qu'ils jugent d'esprit nordique.

Le même établissement a passé avec succès *La Glu*, réalisé par Fescourt, pour les Cinéromans.

On annonce, avec un grand renfort de réclame, les prochaines présentations, au Corso-Cinéma, à Rome, de *La Brigade du Feu* (La grande alarme), qui vient d'avoir un vif succès à Turin et à Milan.

Le succès de " L'Esclave Blanche "

Le beau film d'Augusto Genina obtient un véritable triomphe dans toutes les villes où il passe : à Bologne, Fiume, Padoue, etc...



Augusto GENINA tourne une scène de *Scampolo* à Rome, place d'Espagne, avec Carmen BONI. Le public est difficilement maintenu à l'aide de cordes.

ÉTATS-UNIS

Les dix meilleurs films américains

Le *New-York Time* vient de publier la liste des dix meilleurs films sur les 314 qui ont passé dans les cinémas de Broadway.

Voici la liste des titres de films classés d'après l'ordre de leur parution :

Le Roi des Rois de Cecil B. de Mille, *Chang* de Cooper et Schoedsack (Paramount) ; *Quand la chair succombe* de Victor Flemming (Paramount) ; *Wings* de A. Wellmann (Paramount) ; *Septième Ciel* de Frank Borsage (Fox) ; *Aurore* de Murnau (Fox) ; *Service for Ladies* d'Abbadie d'Arrast (Paramount) ; *Quality Street* de Sidney Franklin (Metro-Goldwyn) ; *Underworld* de Joseph von Sternberg (Paramount) ; *Stark Love* de Karl Brown (Metro Goldwyn).

Il est à noter que sur ces dix films : 5 reviennent à Paramount, 2 à Fox, 2 à Metro-Goldwyn et 1 à De Mille.

Lillian Gish revient à United

Lillian Gish vient de signer un contrat de deux ans avec United Artists. Il est possible que D.-W. Griffith, qui a découvert Lillian Gish et l'a rendue célèbre dans *La Naissance d'une Nation*, dirige son premier film, qui nous est promis pour septembre 1928.

" La vie privée d'Hélène de Troie "

Voici la distribution complète de *La Vie privée d'Hélène de Troie* :

Hélène, Maria Corda ; *Paris*, Ricardo Cortez ; *Menelas*, Lewis Stone ; *Adraste*, Alice White ; *Aphrodite*, Alice Adair ; *Ulysse*, Tom O'Brien ; *Télémaque*, Gordon Elliott ; *Achille*, Mario Carillo et *Ajax*, Bert Sportte.

" Sous le ciel du sud "

Le metteur en scène, Robert Flaherty, est en ce moment à Tahiti. Ses rapports relatent la bienveillance des autorités françaises, qui lui assurent tout leur concours. Celles-ci estiment que le film de la Metro-Goldwyn, en train d'être réalisé présentement à Papeete, avec Monte Blue, et qui sera intitulé *Sous le ciel du sud*, constituera une excellente propagande pour l'île.

" Tempête ", de Tourjansky

Tourjansky, qui a mis en scène *Michel Strogoff*, dirige *Tempête*, basé sur l'histoire originale de Vladimir Nemirovitch Dantchenko, fondateur du théâtre des Arts, à Moscou. C'est sur les conseils de M. Dantchenko que Tourjansky, de nationalité russe, embrassa la carrière cinématographique et théâtrale, et fit ses débuts au théâtre des Arts, à Moscou.

Nouvelles de la Fox-Film

Mary Duncan jouera dans le prochain film de Murnau, *Les Quatre Démons*, le rôle d'une aventurière de haut vol. Trois des quatre démons sont actuellement choisis : Charlie Morton, Barry Norton, Dione Ellis ; le quatrième de cette troupe d'acrobates, le rôle principal, rôle féminin, n'est pas encore choisi. Quatre candidates restent actuellement en présence et le petit jeu des pronostics va son train. Qui décrochera la timbale ?

Farrell Mac Donald vient de signer avec la Fox un nouveau contrat de cinq ans, et sera promu au rang de grande vedette. Il tiendra dans le prochain film de F.-W. Murnau, pour la Fox, *Les Quatre Démons*, le rôle d'un vieux clown, peut-être le plus dramatique de toute sa carrière...

Parmi les grandes productions actuellement en cours de réalisation, citons : *Naples*, de Frank Borzage, avec Janet Gaynor et Charles Farrell, les brillants interprètes de *L'Heure Suprême* ; *Une dans chaque Port*, par Howard Hawks, avec Victor McLaglen, l'excellent capitaine Flagg d'*Au Service de la Gloire*, et Louise Brooks ; *Fleetwing*, de Lambert Hillyer, avec Barry Norton ; *Soft Living* (Douce Existence), avec Magde Bellamy ; *Love Hungry*, avec Lois Moran et Lawrence Gray ; *Sharpshooters*, de Jack Blystone, avec George O'Brien et Lois Moran. En outre, quatre troupes de comédie sont également à l'œuvre sur de nouvelles productions...

Pour la troisième fois, Dolorès Del Rio tourne sous la direction du metteur en scène Raoul Walsh. Il s'agit, cette fois, du rôle principal de *La Danseuse Rouge de Moscou*.

Un tableau de ce film montre la célèbre troupe de la Chauve-Souris, actuellement en tournée aux Etats-Unis, et qui a consenti à tourner pour la circonstance...

Tony, le fameux cheval de Tom Mix, a maintenant un rival : c'est un admirable étalon arabe, d'un blanc de neige, appelé Sultan, qui rit, qui parle (à la manière des sourds-muets), à l'aide de ses pattes, et fait toutes sortes de tours inédits ; il figure dans *Fleetwing*, avec Barry Norton et Ben Bard, dont il est le grand favori...



Photo R. Tomatis.

Léonce PERRET qui a terminé *La Danseuse Orchidée*, échange un sourire satisfait avec Ricardo CORTEZ, le brillant interprète du rôle de Yoanès.



CABINET DE TRAVAIL

Le cabinet de travail est une nécessité d'ordre professionnel. Eagle vous offre : 150 modèles différents dans tous les styles dignes de satisfaire les connaisseurs les plus difficiles.

MEUBLES DE BUREAUX

Nous sommes sûrs de la qualité de nos bois, de la solidité de nos contreplaqués, de l'adhérence de nos vernis. Est-il pour vous convaincre meilleur argument qu'une garantie de 10 ans ?

SIÈGES CONFORTABLES

Le siège confortable a sa place partout, dans les intérieurs, bureaux, cabinets de travail, salons, boudoirs, studios, etc. Les sièges "Eagle" sont d'un confortable incomparable et d'une fabrication inégalée.

GRATUITEMENT :

"Eagle" vous adressera son album Numéro 19

**CABINET DE TRAVAIL
SIÈGES CONFORTABLES
MEUBLES DE BUREAUX**

**86, Faubourg Saint-Antoine
2, Rue de la Roquette, 2
Téléphone DIDEROT 41-18 et 41-19**

**Succursale à Lille :
17, Rue des Ponts de Comines**

